

www.alibaba35.com

Antoine de Rivarol

De l'universalité de la langue française

on sent combien il est heureux pour la France, que la question sur l' universalité de sa langue ait été faite par des étrangers ; elle n' auroit pû, sans quelque pudeur, se la proposer elle-même .

Une telle question proposée sur la langue latine, auroit flatté l' orgueil de Rome, et son histoire l' eût consacrée comme une de ses belles époques : jamais en effet pareil hommage ne fut rendu à un peuple plus poli par une nation plus éclairée.

Le tems semble être venu de dire le monde français , comme autrefois le monde romain ; et la philosophie, lasse de voir les hommes toujours divisés par des maîtres qui ont tant d' intérêt à les isoler, se réjouit maintenant de les voir, d' un bout de la terre à l' autre, se former en république sous la domination d' une même langue. Spectacle digne d' elle, que cet uniforme et paisible empire des lettres qui s' étend sur la variété des peuples, et qui, plus durable et plus fort que celui des armes, s' accroît également des fruits de la paix et des ravages de la guerre !

Mais cette honorable universalité de la langue française, si bien reconnue et si hautement avouée dans notre Europe, offre pourtant un grand problème ; parce qu' elle tient à des causes si délicates et si puissantes à la fois, que pour les démêler il s' agit de montrer jusqu' à quel point la position de la France, sa constitution politique, la nature de son climat, le génie de sa langue et de ses écrivains, le caractere de ses habitans et l' opinion qu' elle a su donner d' elle au reste du monde ; jusqu' à quel point, dis-je, tant de causes diverses ont pu combiner leurs influences et s' unir, pour faire à cette langue une fortune si prodigieuse.

Quand les romains conquièrent les gaules, leur séjour et leurs loix y donnerent d' abord la prééminence à la langue latine ; et quand les francs leur succéderent, la religion chrétienne, qui jettoit ses fondemens dans ceux de la monarchie, confirma cette prééminence.

On parla latin à la cour, dans les cloîtres, dans les tribunaux et dans les écoles : mais les jargons que parloit le peuple, corrompirent peu-à-peu cette latinité, et en furent corrompus à leur tour. De ce mélange, naquit cette multitude de patois qui vivent encore dans nos provinces. L' un d' eux devoit être un jour la langue française.

Il seroit difficile d' assigner le moment où ces différens dialectes se dégagerent du celte, du latin et de l' allemand : on voit seulement qu' ils ont dû se disputer la souveraineté, dans un royaume que le systême féodal avoit divisé en tant de petits royaumes. Pour hâter notre marche, il suffira de dire que la France, naturellement partagée par la Loire, eut deux patois, auxquels on peut rapporter tous les autres, le picard et le provençal . Des princes s' exercerent dans l' un et l' autre, et c' est aussi dans l' un et l' autre que furent d' abord écrits les romans de chevalerie et les petits poèmes du tems. Du côté du midi florissoient les troubadours , et du côté du nord les trouveurs . Ces deux mots, qui au fond n' en sont qu' un, expriment assez bien la physionomie des deux langues. Si le provençal, qui n' a que des sons pleins, eût prévalu, il auroit donné au français l' éclat de l' espagnol et de l' italien : mais le midi de la France, toujours sans capitale et sans roi, ne put soutenir la concurrence du nord, et l' influence du patois picard s' accrut avec celle de la couronne. C' est donc le génie clair et méthodique de ce jargon et sa prononciation un peu sourde, qui dominant aujourd' hui dans la langue française.

Mais quoique cette nouvelle langue eût été adoptée par la cour et la nation, et que dès l' an 1260 un auteur italien lui eût trouvé assez de charmes pour la préférer à la sienne, cependant l' église, l' université et les parlemens la repousserent encore, et ce n' est que dans le seizieme siecle qu' on lui accorda solennellement les honneurs dûs à une langue légitimée.

à cette époque, la renaissance des lettres la découverte de l' Amérique et du passage aux Indes, l' invention de la poudre et de l' imprimerie, ont donné une autre face aux empires.

Ceux qui brilloient se sont tout-à-coup obscurcis ; et d' autres sortant de leur obscurité, sont venus figurer à leur tour sur la scène du monde. Si du nord au midi le voile de la religion s' est déchiré, un commerce immense a jetté de nouveaux liens parmi les hommes. C' est avec les sujets de l' Afrique que nous cultivons l' Amérique, et c' est avec les richesses de l' Amérique que nous trafiquons en Asie. L' univers n' offrit jamais un tel spectacle. L' Europe surtout est parvenue à un si haut degré de puissance, que l' histoire n' a rien à lui comparer :

le nombre des capitales, la fréquence et la célérité des expéditions, les communications publiques et particulières, en ont fait une immense république, et l' ont forcée à se décider sur le choix d' une langue.

Ce choix ne pouvoit tomber sur l' allemand ; car vers la fin du quinzieme siecle, et dans tout le seizieme, cette langue n' offroit pas un seul monument. Négligée par le peuple qui la parloit, elle cédoit toujours le pas à la langue latine. Comment donc faire adopter aux autres ce qu' on n' ose adopter soi-même ? C' est des allemands que l' Europe apprit à négliger la langue allemande. Observons aussi que l' empire n' a pas joué le rôle auquel son étendue et sa population l' appelloient naturellement : ce vaste corps n' eut jamais un chef qui lui fût proportionné ; et dans tous les tems cette ombre du trône des Césars qu' on affectoit de montrer aux nations, ne fut en effet qu' une ombre. Or, on ne sauroit croire combien une langue emprunte d' éclat du prince et du peuple qui la parlent. Et lorsqu' enfin la maison d' Autriche, fière de toutes ses couronnes, est venue faire craindre à l' Europe une monarchie universelle, la politique s' est encore opposée à la fortune de la langue tudesque. Charles-Quint, plus attaché à son sceptre héréditaire qu' à un trône où son fils ne pouvoit monter, fit rejaillir l' éclat des Césars sur la nation espagnole.

à tant d' obstacles tirés de la situation de l' empire, on peut en ajouter d' autres fondés sur la nature même de la langue allemande : elle est trop riche et trop dure à la fois. N' ayant aucun rapport avec les langues anciennes, elle fut pour l' Europe une langue-mere, et son abondance effraya des têtes déjà fatiguées de l' étude du latin et du grec. En effet, un allemand qui apprend la langue française ne fait pour ainsi dire qu' y descendre, conduit par la langue latine ; mais rien ne peut nous faire remonter du français à l' allemand : il faut pour lui seul se créer une nouvelle mémoire ; et sa littérature, il y a un siecle, ne valoit pas un tel effort. D' ailleurs, sa prononciation gutturale choqua trop l' oreille des peuples du midi ; et les imprimeurs allemands, fideles à l' écriture gothique, rebuterent des yeux accoutumés aux caracteres romains. On peut donc établir pour regle générale, que si l' homme du nord est appelé à l' étude des

langues méridionales, il faut des longues guerres dans l' empire pour faire surmonter aux peuples du midi leur répugnance pour les langues septentrionales. Le genre-humain est comme un fleuve qui coule du nord au midi ; rien ne peut le faire rebrousser vers sa source ; et voilà pourquoi l' universalité de la langue française est moins rigoureusement vraie pour l' Espagne et pour l' Italie que pour le reste de l' Europe. Il reste à savoir jusqu' à quel point la révolution qui s' opere aujourd' hui dans la littérature des germains, influera sur la réputation de leur langue. On peut seulement présumer qu' elle s' est faite un peu tard, et que leurs écrivains ont repris les choses de trop haut. Des poèmes tirés de la bible, où tout respire un air patriarcal, et qui annoncent des moeurs admirables, n' auront de charmes que pour une nation simple et sédentaire, toujours sans ports et sans commerce, et qui ne sera peut-être jamais réunie sous un même chef. L' Allemagne offrira long-tems le spectacle d' un peuple antique et modeste, gouverné par des princes amoureux des modes et du langage d' une nation polie et corrompue. D' où il suit que l' accueil extraordinaire que ces princes et leurs académies ont fait à un idiome étranger, est un obstacle de plus qu' ils opposent à leur langue, et comme une exclusion qu' ils lui donnent.

La monarchie espagnole pouvoit, ce semble, fixer le choix de l' Europe. Toute brillante de l' or de l' Amérique, puissante dans l' empire, maîtresse des Pays-Bas et d' une partie de l' Italie, les malheurs de François Ier lui donnoient un nouveau lustre, et ses espérances s' accroissoient encore des troubles de la France et du mariage de Philippe II avec la reine d' Angleterre. Tant de grandeur ne fut qu' un éclair. L' expulsion des maures et les émigrations en Amérique, avoient blessé l' état dans son principe, et ces deux grandes plaies ne tarderent pas à paroître. Aussi, quand Richelieu frappa le vieux colosse, il ne put résister à la France, qui s' étoit comme rajeunie dans les guerres civiles. Ses armées plierent de tout côté, sa réputation s' éclipsa. Peut-être que sa décadence eût été moins prompte, si sa littérature avoit pu alimenter cette avide curiosité des esprits, qui se réveilleoit de toute part : mais le castillan, substitué par-tout au patois catalan, comme notre picard l' avoit été au provençal ; le castillan, dis-je, n' avoit point cette galanterie moresque, dont

l' Europe fut si long-tems charmée, et le génie national étoit devenu plus sombre. Il est vrai que la folie des chevaliers-errants nous valut le Dom-Quichotte, et que l' Espagne acquit un théâtre : mais le génie de Cervantes et celui de Lopès De Véga ne suffisoient pas à nos besoins. Le premier, d' abord traduit, ne perdit point à l' être ; et le second, moins parfait, fut bientôt imité et surpassé. On s' aperçut donc que la magnificence de la langue espagnole et l' orgueil national cachotent une pauvreté réelle. L' Espagne, placée entre la source de la richesse, et les canaux qui l' absorbent, en eut toujours moins : elle paya ceux qui commerçoient pour elle, sans songer qu' il faut toujours les payer davantage. Grave, peu communicative, subjuguée par des prêtres, elle fut pour l' Europe ce qu' étoit autrefois la mystérieuse égypte, dédaignant des voisins qu' elle enrichissoit, et s' enveloppant du manteau de cet orgueil politique qui a fait tous ses maux. On peut dire que sa position fut un autre obstacle au progrès de sa langue. Le voyageur qui la visite y trouve encore les colonnes d' Hercule, et doit toujours revenir sur ses pas : aussi l' Espagne est-elle, de tous les royaumes, celui qui doit le plus difficilement réparer ses pertes, lorsqu' il est une fois dépeuplé. Enfin la langue espagnole ne pouvoit devenir la langue usuelle de l' Europe. La majesté de sa prononciation invite à l' enflure, et la simplicité de la pensée se perd dans la longueur des mots et sous la noblesse des désinences. On est tenté de croire qu' en espagnol la conversation n' a plus de familiarités, l' amitié plus d' épanchemens, le commerce de la vie plus de liberté, et que l' amour y est toujours un culte. Charles-Quint lui-même, qui parloit plusieurs langues, réservoit l' espagnol pour des jours de solennités et pour ses prières. En effet, les livres ascétiques y sont admirables, et il semble que le commerce de l' homme à Dieu se fasse mieux en espagnol qu' en tout autre idiome. Les proverbes y ont aussi de la réputation, parce qu' étant le fruit de l' expérience de tous les peuples, et comme le bon sens de tous les siècles réduit en formules, l' espagnol leur prête encore une tournure plus sententieuse : mais les proverbes ne quittent pas les lèvres du petit peuple. Il paroît donc évident que ce sont et les défauts et les avantages de la langue espagnole, qui l' ont exclue à la fois de

l' universalité.

Mais comment l' Italie ne donna-t-elle pas sa langue à l' Europe ? Centre du monde depuis tant de siècles, on étoit accoutumé à son empire et à ses loix. Aux Césars qu' elle n' avoit plus, avoient succédé les pontifes, et la religion lui rendoit constamment les états que lui arrachoit le sort des armes. Les seules routes praticables en Europe conduisoient à Rome ; elle seule attiroit les voeux et l' argent de tous les peuples, parce qu' au milieu des ombres épaisses qui couvroient l' occident, il y eut toujours dans cette capitale une masse d' esprit et de lumières : et quand les beaux-arts, exilés de Constantinople, se réfugièrent dans nos climats, l' Italie se réveilla la première à leur approche, et fut une seconde fois la grande Grèce. Comment s' est-il donc fait qu' à tous ses titres elle n' ait pas ajouté l' empire du langage ?

C' est que de tous les tems les papes ne parlerent et n' écrivirent qu' en latin : c' est que pendant vingt siècles cette langue régna dans les républiques, dans les cours, dans les écrits et dans les monumens de l' Italie, et que le toscan fut toujours appelé la langue vulgaire . Aussi quand le Dante entreprit d' illustrer cette langue, hésita-t-il long-tems entr' elle et le latin. Il voyoit que le toscan n' avoit pas, même dans le midi de l' Europe, l' éclat et la vogue du provençal, et il pensoit, avec son siècle, que l' immortalité étoit exclusivement attachée à la langue latine. Petrarque et Bocace eurent les mêmes craintes ; et comme le Dante, ils ne purent résister à la tentation d' écrire la plupart de leurs ouvrages en latin. Il est arrivé pourtant le contraire de ce qu' ils espéroient : c' est dans leur langue maternelle que leur nom vit encore ; leurs oeuvres latines sont dans l' oubli. Mais sans les sublimes conceptions de ces trois grands hommes, il est à présumer que le patois des troubadours auroit disputé le pas à la langue italienne, au milieu même de la cour pontificale établie en Provence.

Quoi qu' il en soit, les poèmes du Dante et de Petrarque, brillans de beautés antiques et modernes, ayant fixé l' admiration de l' Europe, la langue toscane acquit de l' empire. à cette époque, le commerce de l' ancien monde passoit tout entier par les mains de l' Italie : Pise, Florence, et sur-tout Venise et Gênes, étoient les seules villes opulentes de l' Europe. C' est d' elles qu' il fallut, au tems des croisades,

emprunter des vaisseaux pour passer en Asie, et c' est d' elle que les barons français, anglais et allemands, tiroient le peu de luxe qu' ils avoient. La langue toscane régna sur toute la Méditerranée. Enfin, le beau siecle des Médicis

arriva : Machiavel débrouilla le cahos de la politique, et Galilée sema les germes de cette philosophie, qui n' a porté des fruits que pour la France et l' Angleterre. La sculpture et la peinture prodiguoient leurs miracles, et l' architecture marchoit d' un pas égal. Rome se décora de chefs-d' oeuvres sans nombre, et l' Arioste et Le Tasse porterent bientôt la plus douce des langues à sa plus haute perfection dans des poèmes, qui seront toujours les premiers monumens de l' Italie et le charme de tous les hommes. Qui pouvoit donc arrêter la domination d' une telle langue ?

D' abord une cause tirée de l' ordre même des événemens : cette maturité fut trop précoce.

L' Espagne, toute politique et guerriere, ignora l' existence du Tasse et de L' Arioste :

l' Angleterre, théologique et barbare, n' avoit pas un livre, et la France se débattoit dans les horreurs de la ligue. L' Europe n' étoit pas prête et n' avoit pas encore senti le besoin d' une langue universelle.

Une foule d' autres causes se présente. Quand la Grèce étoit un monde, dit fort bien Montesquieu, ses plus petites villes étoient des nations : mais ceci ne put jamais s' appliquer à l' Italie dans le même sens. La Grèce donna des loix aux barbares qui l' environnoient, et l' Italie qui ne sut jamais, à son exemple, se former en république fédérative, fut tour-à-tour envahie par les allemands, par les espagnols et par les français. Son heureuse position et sa marine auroient pû la soutenir et l' enrichir ; mais dès qu' on eut doublé le cap de Bonne-Espérance, le commerce des Indes passa tout entier aux portugais, et l' Italie ne se trouva plus que dans un coin de l' univers.

Privée de l' éclat des armes et des ressources du commerce, il ne lui restoit que sa langue et ses chefs-d' oeuvres : mais par une fatalité singuliere, le bon goût se perdit en Italie au moment où il se réveillait en France. Le siecle des Corneille, des Pascal et des Moliere, fut celui d' un cavalier marin, d' un achillini et d' une foule d' auteurs plus méprisables encore. De sorte que si l' Italie avoit d' abord conduit la France, il fallut ensuite que la France ramenât l' Italie. Cependant l' éclat du nom français augmentoit,

l' Angleterre se mettoit sur les rangs, et l' Italie se dégradait de plus en plus. On sentit généralement qu' un pays qui fournissoit des baladins à toute l' Europe, ne donneroit jamais assez de considération à sa langue. On observa que l' Italie n' ayant pû, comme la Grèce, annoblir ses différens dialectes, elle s' en étoit trop occupée. à cet égard, la constitution de la France paroît plus heureuse : les patois y sont abandonnés aux provinces, et c' est sur eux que le petit peuple exerce ses caprices, tandis que la langue nationale est hors de ses atteintes.

Enfin le caractere même de la langue italienne fut ce qui l' écarta le plus de cette universalité qu' obtient chaque jour la langue française.

On sait quelle distance sépare en Italie la poésie de la prose : mais ce qui doit étonner, c' est que le vers y ait réellement plus de dureté, ou pour mieux dire moins de mignardise que la prose. Les loix de la mesure et de l' harmonie ont forcé le poète à tronquer les mots, et par ces syncopes fréquentes il s' est fait une langue à part, qui, outre la hardiesse des inversions, a une marche plus rapide et plus ferme. Mais la prose, composée de mots dont toutes les lettres se prononcent, et roulant toujours sur des sons pleins, se traîne avec trop de lenteur : son éclat est monotone, l' oreille se lasse de sa douceur et la langue de sa mollesse ; ce qui peut venir de ce que chaque mot étant harmonieux en particulier, l' harmonie du tout ne vaut rien. La pensée la plus vigoureuse se détrempe dans la prose italienne. Elle est souvent ridicule et presque insupportable dans une bouche virile, parce qu' elle ôte à l' homme ce caractere d' austérité qui doit en être inséparable. Comme la langue allemande, elle a des formes cérémonieuses, ennemies de la conversation, et qui ne donnent pas assez bonne opinion de l' espece humaine. On y est toujours dans la fâcheuse alternative d' ennuyer ou d' insulter un homme. Enfin, il paroît difficile d' être naïf dans cette langue, et la plus simple assertion y a besoin d' être renforcée du serment. Tels sont les inconvéniens de la prose italienne, d' ailleurs si riche et si flexible. Or, c' est la prose qui donne l' empire à une langue, parce qu' elle est toute usuelle ; la poésie n' est qu' un objet de luxe.

Malgré tout cela, on sent bien que la patrie de Raphaël, de Michel-Ange et du Tasse, ne sera jamais sans honneurs. C' est dans ce climat

fortuné que la plus mélodieuse des langues
s' est unie à la musique des anges, et
cette alliance leur assure un empire éternel.
C' est-là que les chefs-d' oeuvres antiques et modernes
et la beauté du ciel, attirent le voyageur,
et que l' affinité des langues toscane et
latine le fait passer avec transport de l' enéide
à la Jérusalem. L' Italie, environnée de puissances
qui l' humilient, a toujours droit de les
charmer ; et sans doute que si les littératures
anglaise et française n' avoient écrasé la sienne,
l' Europe auroit encore accordé plus d' hommages
à une contrée deux fois mere des arts.

Dans ce rapide tableau des nations, on voit
le caractère des peuples et le génie de leur
langue marcher d' un pas égal, et l' un est
toujours garant de l' autre. Admirable propriété
de la parole, de montrer ainsi l' homme tout
entier !

Des philosophes ont demandé si la pensée
peut exister sans la parole ou sans quelqu' autre
signe : non sans doute. L' homme étant une
machine très-harmonieuse, n' a pu être jetté
dans le monde sans s' y établir une foule de
rapports. La seule présence des objets lui a
donné des sensations , qui sont nos idées les
plus simples, et qui ont bientôt amené les
raisonnements . Il a d' abord senti le plaisir et la
douleur, et il les a nommés ; ensuite il a
connu et nommé l' erreur et la vérité. Or,
sensation et raisonnement, voilà de quoi tout
l' homme se compose : l' enfant doit sentir avant
de parler, mais il faut qu' il parle avant de
penser. Chose étrange ! Si l' homme n' eût pas
créé des signes, ses idées simples et fugitives,
germant et mourant tour-à-tour, n' auroient
pas laissé plus de traces dans son cerveau que
les flots d' un ruisseau qui passe n' en laissent
dans ses yeux. Mais l' idée simple a d' abord
nécessité le signe, et bientôt le signe a fécondé
l' idée : chaque mot a fixé la sienne, et telle
est leur association, que si la parole est une
pensée qui se manifeste, il faut que la pensée
soit une parole intérieure et cachée. L' homme
qui parle est donc l' homme qui pense tout haut ;
et si on peut le juger par ses paroles, on peut
aussi juger une nation par son langage. La
forme et le fond des ouvrages dont chaque
peuple se vante n' y fait rien : c' est d' après le
caractere et le génie de leur langue qu' il faut
prononcer : car presque tous les écrivains suivent
des regles et des modeles, mais une nation

entière parle d'après son génie.

On demande souvent ce que c'est que le génie d'une langue, et il est difficile de le dire. Ce mot tient à des idées très-composées, et à l'inconvénient des notions abstraites et générales : on craint, en les définissant, de les généraliser encore. Afin de mieux rapprocher cette expression de toutes les idées qu'elle embrasse, on peut dire que la douceur ou l'âpreté des articulations, l'abondance ou la rareté des voyelles, la prosodie et l'étendue des mots, leurs filiations, et enfin le nombre et la forme des tournures et des constructions qu'ils prennent entr'eux, sont les causes les plus évidentes du génie d'une langue, et ces causes se lient au climat et au caractère de chaque peuple en particulier.

Il semble au premier coup-d'oeil que les proportions de l'organe vocal étant invariables, et ayant donné partout des articulations fixes, elles auroient dû produire partout les mêmes mots, et qu'on ne devrait entendre qu'un seul langage dans l'univers : mais si les autres proportions du corps humain, non moins invariables, n'ont pas laissé de changer de nation à nation, et si les piés, les pouces et les coudées d'un peuple ne sont pas ceux d'un autre, il falloit aussi sans doute que l'organe brillant et compliqué de la parole éprouvât de grands changemens de peuple en peuple, et souvent de siècle en siècle. La nature qui n'a qu'un modèle pour tous les hommes, n'a pourtant pas confondu tous les visages sous une même physionomie. Ainsi, quoiqu'on trouve en tous lieux les mêmes articulations radicales, les langues n'en ont pas moins varié comme la scène du monde ; chantantes et voluptueuses dans les beaux climats, âpres et sourdes sous un ciel triste, elles ont constamment suivi la répétition et la fréquence des mêmes sensations.

Après avoir expliqué la diversité des langues par la nature même des choses, et fondé l'union du caractère d'un peuple et du génie de sa langue sur l'éternelle alliance de la parole et de la pensée, il est tems d'arriver aux deux peuples qui nous attendent, et qui doivent fermer cette lice des nations : peuples chez qui tout diffère, climat, langage, gouvernement, vices et vertus : peuples voisins et rivaux, qui après avoir disputé trois cents ans, non à qui auroit l'empire, mais à qui existeroit, se disputent encore la gloire des lettres et se

partagent depuis un siècle les regards de l'univers.

L'Angleterre, sous un ciel nébuleux, et séparée du reste du monde, ne parut qu'un exil aux romains ; tandis que la Gaule, ouverte à tous les peuples, et jouissant du ciel de la Grèce, faisoit les délices des Césars. Première différence établie par la nature, et d'où dérive une foule d'autres différences. Ne cherchons pas ce qu'étoit l'Angleterre, lorsque répandue dans les plus belles provinces de France, adoptant notre langue et nos mœurs, elle n'offroit pas une physionomie distincte ; ni dans les tems où, consternée par le despotisme de Guillaume le conquérant et de Henri VIII, elle donnoit à ses voisins des modèles d'esclavage : mais considérons-la dans son île, rendue à son propre génie, parlant sa propre langue, florissante de ses loix, s'asseyant enfin à son véritable rang en Europe.

Par sa position et par la supériorité de sa marine, elle peut nuire à toutes les nations et les braver sans cesse. Comme elle doit toute sa splendeur à l'océan qui l'environne, il faut qu'elle l'habite, qu'elle le cultive, qu'elle se l'approprie : il faut que cet esprit d'inquiétude et d'impatience, auquel elle doit sa liberté, se consume au-dedans s'il n'éclate au-dehors. Mais quand l'agitation est intérieure, elle est toujours fatale au prince, qui, pour lui donner un autre cours, se hâte d'ouvrir ses ports, et les pavillons de l'Espagne, de la France ou de la Hollande, sont bientôt insultés. Son commerce, qui s'est ramifié à l'infini dans les quatre parties du monde, fait aussi qu'elle peut être blessée de mille manières différentes, et les sujets de guerre ne lui manquent jamais. De sorte qu'à toute l'estime qu'on ne peut refuser à une nation puissante et éclairée, les autres peuples joignent toujours un peu de haine, mêlée de crainte et d'envie.

Mais la France qui a dans son sein une subsistance assurée et des richesses immortelles, agit contre ses intérêts et méconnoit son génie quand elle se livre à l'esprit de conquête. Son influence est si grande dans la paix et dans la guerre, que toujours maîtresse de donner l'une ou l'autre, il doit lui sembler doux de tenir dans ses mains la balance des empires, et d'associer le repos de l'Europe au sien. Par sa situation elle tient à tous les états ; par sa juste étendue elle touche à ses véritables limites. Il faut donc que la France

conserve et qu' elle soit conservée ; ce qui la distingue de tous les peuples anciens et modernes. Le commerce des deux mers enrichit ses villes maritimes et vivifie son intérieur, et c' est de ses productions qu' elle alimente son commerce : si bien que tout le monde a besoin de la France, quand l' Angleterre a besoin de tout le monde. Aussi dans les cabinets de l' Europe, c' est plutôt l' Angleterre qui inquiete, c' est plutôt la France qui domine. Sa capitale, enfoncée dans les terres, n' a point eû, comme les villes maritimes, l' affluence des peuples ; mais elle a mieux senti et mieux rendu l' influence de son propre génie, le goût de son terroir, l' esprit de son gouvernement. Elle a attiré par ses charmes, plus que par ses richesses ; elle n' a pas eu le mélange, mais le choix des nations ; les gens d' esprit y ont abondé, et son empire a été celui du goût. Les opinions exagérées du nord et du midi, viennent y prendre une teinte qui plaît à tous. Il faut donc que la France craigne de détourner, par la guerre, cet incroyable penchant de tous les peuples pour elle : quand on regne par l' opinion, est-il besoin d' autre empire ?

Je suppose ici que si le principe du gouvernement s' affoiblit chez l' une des deux nations, il s' affoiblit aussi dans l' autre, ce qui fera subsister long-tems le parallèle et leur rivalité : car si l' Angleterre avoit tout son ressort, elle seroit trop remuante ; et la France seroit trop à craindre si elle déployoit toute sa force. Il y a pourtant cette observation à faire, que le monde peut changer d' attitude, et la France n' y perdrait pas beaucoup : il n' en est pas ainsi de l' Angleterre, et je ne puis prévoir jusqu' à quel point elle tombera, pour avoir plutôt songé à étendre sa domination que son commerce.

La différence de peuple à peuple n' est pas moins forte d' homme à homme. L' anglais sec et taciturne, joint à l' embarras et à la timidité de l' homme du nord, une impatience, un dégoût de toute chose qui va souvent jusqu' à celui de la vie : le français a une saillie de gaîté qui ne l' abandonne pas ; et à quelque régime que leurs gouvernemens les aient mis l' un et l' autre, ils n' ont jamais perdu cette première empreinte. Le français cherche le côté plaisant de ce monde ; l' anglais semble toujours assister à un drame : de sorte que ce qu' on a dit du spartiate et de l' athénien, se prend ici à la lettre ; on ne gagne pas plus à ennuyer un français qu' à divertir un anglais. Celui-ci voyage pour voir ; le français,

pour voir et pour être vû. On n' alloit pas beaucoup à Lacédémone, si ce n' est pour étudier son gouvernement ; mais le français visité par toutes les nations, peut se croire dispensé de voyager chez elles, comme d' apprendre leurs langues, puisqu' il retrouve par-tout la sienne. En Angleterre, les hommes vivent beaucoup entr' eux ; aussi les femmes qui n' ont pas quitté le tribunal domestique, ne peuvent entrer dans le tableau de la nation : mais on ne peindroit les français qu' en profil, si on faisoit le tableau sans elles ; c' est de leurs vices et des nôtres, de la politesse des hommes et de la coquetterie des femmes, qu' est née cette galanterie des deux sexes qui les corrompt tour-à-tour, et qui donne à la corruption même des formes si brillantes et si aimables. Sans avoir la subtilité qu' on reproche aux peuples du midi, et l' excessive simplicité du nord, la France a la politesse et la grace ; et non-seulement elle a la grace et la politesse, mais c' est elle qui en fournit les modèles dans les moeurs, dans les manieres et dans les parures. Sa mobilité ne donne pas à l' Europe le tems de se lasser d' elle. C' est pour toujours plaire, que le français change toujours ; c' est pour ne pas trop se déplaire à lui-même, que l' anglais est contraint de changer. Le français ne quitte la vie que lorsqu' il ne peut plus la soutenir ; l' anglais, quand il ne peut plus la supporter. On nous reproche l' imprudence et la fatuité ; mais nous en avons tiré plus de parti, que nos ennemis de leur flegme et de leur fierté : la politesse ramene ceux qu' a choqués la vanité ; il n' est point d' accommodement avec l' orgueil. On peut d' ailleurs en appeller au français de quarante ans, et l' anglais ne gagne rien aux délais. Il est bien des momens où le français pourroit payer de sa personne ; mais il faudra toujours que l' anglais paye de son argent ou du crédit de sa nation. Enfin s' il est possible que le français n' ait acquis tant de graces et de goût qu' aux dépens de ses moeurs, il est encor très-possible que l' anglais ait perdu les siennes, sans acquérir ni le goût ni les graces. Quand on compare un peuple du midi à un peuple du nord, on n' a que des extrêmes à rapprocher : mais la France, sous sa zône tempérée, changeante dans ses manieres et ne pouvant se fixer elle-même, parvient pourtant à fixer tous les goûts. Les peuples du nord viennent y chercher et trouver l' homme du midi, et les peuples du midi y cherchent et y trouvent l' homme du nord. plas mi cavalier francès, c' est le chevalier français qui me plaît, disoit, il y a huit cens

ans, ce Frédéric I qui avoit vu toute l' Europe et qui étoit notre ennemi. Que devient maintenant le reproche si souvent fait au français, qu' il n' a pas le caractère de l' anglais ? Ne voudroit-on pas aussi qu' il parlât la même langue ? La nature en lui donnant la douceur d' un climat, ne pouvoit lui donner la rudesse d' un autre : elle l' a fait l' homme de toutes les nations, et son gouvernement ne s' oppose point au voeu de la nature.

J' avois d' abord établi que la parole et la pensée, le génie des langues et le caractère des peuples, se suivoient d' un même pas : je dois dire aussi que les langues se mêlent entr' elles comme les peuples ; qu' après avoir été obscures comme eux, elles s' élèvent et s' annoblissent avec eux : une langue pauvre ne fut jamais celle d' un peuple riche. Mais si les langues sont comme les nations, il est encore très-vrai que les mots sont comme les hommes. Ceux qui ont dans la société une famille et des alliances étendues, y ont aussi une plus grande consistance. C' est ainsi que les mots qui ont de nombreux dérivés et qui tiennent à beaucoup d' autres, sont les premiers mots d' une langue et ne vieilliront jamais ; tandis que ceux qui sont isolés, ou sans harmonie, tombent comme des hommes sans recommandation et sans appui. Pour achever le parallele, on peut dire que les uns et les autres ne valent qu' autant qu' ils sont à leur place. J' insiste sur cette analogie, afin de prouver combien le goût qu' on a dans l' Europe pour les français, est inséparable de celui qu' on a pour leur langue ; et combien l' estime dont cette langue jouit, est fondée sur celle qu' on fait de la nation. Voyons maintenant si le génie et les écrivains de la langue anglaise auroient pû lui donner cette universalité qu' elle n' a point obtenue du caractère et de la réputation du peuple qui la parle. Opposons cette langue à la nôtre, sa littérature à notre littérature, et justifions le choix de l' univers.

S' il est vrai qu' il n' y eut jamais ni langage ni peuple sans mélange, il n' est pas moins évident qu' après une conquête il faut du tems pour consolider le nouvel état, et pour bien fondre ensemble les idiomes et les familles des vainqueurs et des vaincus. Mais on est étonné quand on voit qu' il a fallu plus de mille ans à la langue française, pour arriver à sa maturité. On ne l' est pas moins quand on songe à la prodigieuse quantité d' écrivains qui ont fourmillé dans cette langue depuis le cinquieme siecle jusqu' à la fin du

seizieme, sans compter ceux qui écrivoient en latin. Quelques monumens qui s' élèvent encore dans cette mer d' oubli, nous offrent autant de français différens. Les changemens et les révolutions de la langue étoient si brusques, que le siecle où on vivoit dispensoit toujours de lire les ouvrages du siecle précédent. Les auteurs se traduisoient mutuellement de demi-siecle en demi-siecle, de patois en patois, de vers en prose : et dans cette longue galerie d' écrivains, il ne s' en trouve pas un qui n' ait cru fermement que la langue étoit arrivée pour lui à sa derniere perfection. Paquier affirmoit de son tems, qu' il ne s' y connoissoit pas, ou que Ronsard avoit fixé la langue française. à travers ses variations, on voit cependant combien le caractère de la nation influoit sur elle : la construction de la phrase fut toujours directe et claire. La langue française n' eut donc que deux sortes de barbarie à combattre ; celle des mots et celle du mauvais goût de chaque siecle. Les conquérans français, en adoptant les expressions celtiques et latines, les avoient marquées chacun à leur coin : on eut une langue pauvre et décousue, où tout fut arbitraire, et le désordre régna dans la disette. Mais quand la monarchie acquit plus de force et d' unité, il fallut refondre ces monnoies éparses et les réunir sous une empreinte générale, conforme d' un côté à leur origine, et de l' autre au génie même de la nation ; ce qui leur donna une physionomie double : on se fit une langue écrite et une langue parlée, et ce divorce de l' orthographe et de la prononciation dure encore. Enfin le bon goût ne se développa tout entier que dans la perfection même de la société : la maturité du langage et celle de la nation arriverent ensemble. En effet, quand l' autorité publique est affermie, que les fortunes sont assurées, les privilèges confirmés, les droits éclaircis, les rangs assignés ; quand la nation heureuse et respectée jouit de la gloire au dehors, de la paix et du commerce au dedans ; lorsque dans la capitale un peuple immense se mêle toujours sans jamais se confondre : alors on commence à distinguer autant de nuances dans le langage que dans la société ; la délicatesse des procédés amene celle des propos ; les métaphores sont plus justes, les comparaisons plus nobles, les plaisanteries plus fines ; la parole étant le vêtement de la pensée, on veut des formes plus élégantes. C' est ce qui arriva aux premieres années du regne de Louis XIV. Le poids de l' autorité royale fit rentrer chacun

à sa place : on connut mieux ses droits et ses plaisirs : l' oreille plus exercée exigea une prononciation plus douce : une foule d' objets nouveaux demanderent des expressions nouvelles : la langue française fournit à tout, et l' ordre s' établit dans l' abondance.

Il faut donc qu' une langue s' agite jusqu' à ce qu' elle se repose dans son propre génie, et ce principe explique un fait assez extraordinaire. C' est qu' au treizieme et quatorzieme siecle, la langue française étoit plus près d' une certaine perfection, qu' elle ne le fut au seizieme. Ses élémens s' étoient déjà incorporés ; ses mots étoient assez fixes, et la construction de ses phrases, directe et réguliere : il ne manquoit donc à cette langue que d' être parlée dans un siecle plus heureux, et ce tems approchoit. Mais la renaissance des lettres la fit tout-à-coup rebrousser vers la barbarie. Une foule de poètes s' éleva dans son sein, tels que les Jodelle, les Baïfs et les Ronsard. épris d' Homere et de Pindare, et n' ayant pas digéré ces grands modèles, ils s' imaginèrent que la nation s' étoit trompée jusques-là, et que la langue française auroit bientôt les beautés du grec, si on y transportoit les mots composés, les diminutifs, les péjoratifs, et sur-tout la hardiesse des inversions, choses précisément opposées à son génie. Le ciel fut porte-flambeaux , Jupiter lance-tonnerre ; on eut des agnelets doucelets : on fit des vers sans rime, des hexamètres, des pentamètres ; les métaphores basses ou gigantesques se cachèrent sous un style entortillé : enfin ces poètes lâcherent le grec tout pur, et de tout un siecle on ne s' entendit point dans notre poésie. C' est sur leurs sublimes échasses que le burlesque se trouva naturellement monté, quand le bon goût vint à paroître. à cette même époque les deux reines Médicis donnoient une grande vogue à l' italien, et les courtisans tâchoient de l' introduire de toute part dans la langue française. Cette irruption du grec et de l' italien la troubla d' abord ; mais, comme une liqueur déjà saturée, elle ne put recevoir ces nouveaux élémens : ils ne tenoient pas ; on les vit tomber d' eux-mêmes. Les malheurs de la France sous les derniers Valois, retarderent la perfection du langage ; mais la fin du regne de Henri Iv et celui de Louis Xiii, ayant donné à la nation l' avant-goût de son triomphe, la poésie française se montra d' abord sous les auspices de son propre génie. La prose plus sage ne s' en étoit pas écartée

comme elle ; témoins Amiot, Montagne et Charon ; aussi pour la première fois peut-être, elle ramena la poésie qui la devance toujours. Il manque un trait à cette foible esquisse de la langue romance ou gauloise. On est persuadé que nos pères étoient tous naïfs ; que c' étoit un bienfait de leur temps et de leurs mœurs, et qu' il est encore attaché à leur langage : si bien que certains auteurs l' empruntent aujourd' hui, afin d' être naïfs aussi. Ce sont des vieillards qui, ne pouvant parler en hommes, bégayent pour paroître enfans ; le naïf qui se dégrade, tombe dans le niais. Voici donc comment s' explique cette naïveté gauloise. Tous les peuples ont le naturel ; il ne peut y avoir qu' un siècle très-avancé qui connoisse et sente le naïf. Celui que nous trouvons et que nous sentons dans le style de nos ancêtres, l' est devenu pour nous ; il n' étoit pour eux que le naturel. C' est ainsi qu' on trouve tout naïf dans un enfant qui ne s' en doute pas. Chez les peuples perfectionnés et corrompus, la pensée a toujours un voile, et la modération exilée des mœurs se réfugie dans le langage, ce qui le rend plus fin et plus piquant. Lorsque, par une heureuse absence de finesse et de précaution, la phrase montre la pensée toute nue, le naïf paroît. De même chez les peuples vêtus, une nudité produit la pudeur : mais les nations qui vont nues, sont chastes sans être pudiques, comme les gaulois étoient naturels sans être naïfs. On pourroit ajoûter que ce qui nous fait sourire dans une expression antique, n' eut rien de plaisant dans son siècle ; et que telle épigramme chargée du sel d' un vieux mot, eût été fort innocente il y a deux cents ans. Il me semble donc qu' il est ridicule d' emprunter les livrées de la naïveté, quand on ne l' a pas elle-même : nos grands écrivains l' ont trouvée dans leur âme, sans quitter leur langue ; et celui qui, pour être naïf, emprunte une phrase d' Amiot, demanderoit, pour être brave, l' armure de Bayard. C' est une chose bien remarquable, qu' à quelque époque de notre langue française qu' on s' arrête, depuis sa plus obscure origine jusqu' à Louis XIII, et dans quelque imperfection qu' elle se trouve de siècle en siècle, elle ait toujours charmé l' Europe, autant que le malheur des temps l' a permis. Il faut donc que la France ait toujours eu une perfection relative et certains agrémens fondés sur sa position et sur l' heureuse humeur de ses habitans. L' histoire qui confirme par-tout cette vérité, n' en dit pas autant de

l' Angleterre.

Les saxons l' ayant conquise, s' y établirent, et c' est de leur idiome et de l' ancien jargon du pays que se forma la langue anglaise, appelée anglo-saxon . Cette langue fut abandonnée au peuple, depuis la conquête de Guillaume jusqu' à édouard Iii ; intervalle pendant lequel la cour et les tribunaux d' Angleterre ne s' exprimèrent qu' en français. Mais enfin la jalousie nationale s' étant réveillée, on exila une langue rivale que le génie anglais repoussoit depuis long-temps. On sent bien que les deux langues s' étoient mêlées malgré leur haine ; mais il faut observer que les mots français qui émigrèrent en foule dans l' anglais et qui se fondirent dans une prononciation et une syntaxe nouvelle, ne furent pourtant pas défigurés : si notre oreille les méconnoît, nos yeux les retrouvent encore ; tandis que les mots latins qui entroient dans les différens jargons de l' Europe, furent toujours mutilés comme les obélisques et les statues qui tomboient entre les mains des barbares. Cela vient de ce que les latins ayant placé les nuances de la déclinaison et de la conjugaison dans les finales des mots, nos ancêtres qui avoient leurs articles, leurs pronoms et leurs verbes auxiliaires, tronquèrent ces finales qui leur étoient inutiles, et qui défiguroient le mot à leurs yeux. Mais dans les emprunts que les langues modernes se font entr' elles, le mot ne s' altère que dans la prononciation.

Pendant un espace de quatre cents ans, je ne trouve en Angleterre que Chaucer et Spencer. Le premier mérita, vers le milieu du quinzieme siecle, d' être appelé l' Homere anglais : notre Ronsard le mérita de même ; et Chaucer, aussi obscur que lui, fut encore moins connu. De Chaucer jusqu' à Shakespéare et Milton, rien ne transpire dans cette isle célèbre, et sa littérature ne vaut pas un coup-d' oeil.

Me voilà tout-à-coup revenu à l' époque où j' ai laissé la langue française. La paix de Vervins avoit appris à l' Europe sa véritable position ; on vit chaque état se placer à son rang. L' Angleterre brilla pour un moment de l' éclat d' élisabeth et de Cromwel, et ne sortit pas du pédantisme : l' Espagne épuisée ne put cacher sa foiblesse ; mais la France montra toute sa force, et les lettres commencerent sa gloire.

Si Ronsard avoit bâti des chaumieres avec des tronçons de colonnes grecques, Malherbe éleva le premier des monumens nationaux. Richelieu qui affectoit toutes les grandeurs, abaissoit d' une

main la maison d' Autriche, et de l' autre attiroit à lui le jeune Corneille, en l' honorant de sa jalousie. Il fondoit avec lui ce théâtre, où son collègue régna seul. Pressentant les accroissemens et l' empire de la langue, il lui créoit un tribunal, afin de devenir par elle le législateur des nations. à cette époque, une foule de génies vigoureux entrèrent à la fois dans la langue française, et lui firent parcourir rapidement tous ses périodes, de Voiture jusqu' à Pascal, et de Racan jusqu' à Boileau.

Cependant l' Angleterre n' avoit secoué ses fers, que pour les reprendre encore, et Charles li étoit paisiblement assis sur un trône teint du sang de son pere. Shakespéare avoit paru ; mais son nom et sa gloire ne devoient passer les mers que deux siecles après : il n' étoit pas alors, comme il l' a été depuis, l' idole de sa nation et le scandale de notre littérature. Son génie agreste et populaire déplaisoit au prince et aux courtisans. Milton qui le suivit, mourut inconnu : sa personne étoit odieuse ; le titre de son poëme rebuta : on n' entendit pas des vers durs, hérissés de termes techniques, sans rime et sans harmonie, et l' Angleterre apprit un peu tard qu' elle possédoit un poëme épique. Il y avoit pourtant de beaux esprits et des poëtes à la cour de Charles : Congreve, Rochester, Hamilton, Waller y brilloient, et Shaftersbury hâtoit les progrès de la pensée, en épurant la prose anglaise. Cette foible aurore se perdit tout-à-coup dans l' éclat du siecle de Louis Xiv : les beaux jours de la France étoient arrivés.

Il y eut un admirable concours de circonstances. Les grandes découvertes qui s' étoient faites depuis cent cinquante ans dans le monde, avoient donné à l' esprit humain une impulsion que rien ne pouvoit plus arrêter, et cette impulsion tendoit vers la France. Paris fixa les idées flottantes de l' Europe, et devint le foyer des étincelles répandues chez tous les peuples. L' imagination de Descartes régna dans la philosophie, la raison de Boileau dans les vers ; Bayle plaça le doute aux pieds de la vérité, Bossuet la mit elle-même aux pieds des rois, et nous comptâmes autant de genres d' éloquence que de grands-hommes. Notre théâtre sur-tout achevoit l' éducation de l' Europe : c' est-là que le grand Condé pleuroit aux vers du grand Corneille, et que Racine corrigeoit Louis Xiv. Rome toute entiere parut sur la scène française, et les passions parlerent leur

langage. Nous eûmes et ce Moliere plus comique
que les grecs, et le Télémaque plus antique
que les ouvrages des anciens, et ce Lafontaine
qui ne donnant pas à la langue des formes
si pures, lui prêtoit des beautés plus
incommunicables. Nos livres rapidement traduits en
Europe et même en Asie, devinrent les livres
de tous les pays, de tous les goûts et de tous les
âges. La Grèce vaincue sur le théâtre, le fut
encore dans les pièces fugitives qui volèrent
de bouche en bouche et donnerent des ailes
à la langue française. Les premiers journaux
qu' on vit circuler en Europe, étoient français,
et ne racontoient que nos victoires et
nos chefs-d' oeuvres. C' est de nos académies
qu' on s' entretenoit, et la langue s' étendoit
par leurs correspondances. On ne parloit enfin
que de l' esprit et des graces françaises : tout
se faisoit au nom de la France, et notre réputation
s' accroissoit de notre réputation.

Aux productions de l' esprit se joignoient
encore celles de l' industrie : des pompons et
des modes accompagnoient nos meilleurs livres
chez l' étranger, parce qu' on vouloit être
par-tout raisonnable et frivole comme en France.
Il arriva donc que nos voisins recevant sans
cesse des meubles, des étoffes et des modes
qui se renouvelloient sans cesse, manquerent de
termes pour les exprimer : ils furent comme
accablés sous l' exubérance de l' industrie française ;
si bien qu' il prit comme une impatience
générale à l' Europe, et pour n' être plus
séparé de nous, on étudia notre langue de
tout côté.

Depuis cette explosion, la France a continué
de donner un théâtre, des habits, du
goût, des manieres, une langue, un nouvel
art de vivre et des jouissances inconnues
aux états qui l' entourent : sorte d' empire
qu' aucun peuple, je sache, n' a jamais exercé. Et
comparez-lui, je vous prie, celui des romains
qui semerent par-tout leur langue et l' esclavage,
s' engraisserent de sang, et détruisirent
jusqu' à ce qu' ils fussent détruits !

On a beaucoup parlé de Louis Xiv, je
n' en dirai qu' un mot. Il n' avoit ni le génie
d' Alexandre, ni la puissance et l' esprit
d' Auguste ; mais pour avoir sù régner, pour avoir
connu l' art d' accorder ce coup-d' oeil, ces foibles
récompenses dont le talent veut bien se payer,
Louis Xiv marche dans l' histoire de l' esprit
humain, à côté d' Auguste et d' Alexandre. Il

fut le véritable Apollon du Parnasse français : les poèmes, les tableaux, les marbres ne respirèrent que pour lui. Ce qu' un autre eût fait par politique, il le fit par goût. Il avoit de la grace ; il aimoit la gloire et les plaisirs ; et je ne sais quelle tournure romanesque qu' il eut dans sa jeunesse, remplit les français d' un enthousiasme qui gagna toute l' Europe. Il fallut voir ses bâtimens et ses fêtes, et souvent la curiosité des étrangers soudoya la vanité française. En fondant à Rome une colonie de peintres et de sculpteurs, il faisoit signer à la France une alliance perpétuelle avec les arts. Quelquefois son humeur magnifique alloit avertir les princes étrangers du mérite d' un savant ou d' un artiste caché dans leurs états, et il en faisoit l' honorable conquête. Notre langue domina comme lui dans tous les traités ; et quand il cessa de dicter des loix, elle garda si bien l' empire qu' elle avoit acquis ; que ce fut dans cette même langue, organe de son ancien despotisme, que ce prince fut humilié vers la fin de ses jours. Ses prospérités, ses fautes et ses malheurs servirent également à la langue : elle s' enrichit à la révocation de l' édit de Nantes, de tout ce que perdoit l' état. Les réfugiés emporterent dans le nord leur haine pour le prince et leurs regrets pour la patrie, et ces regrets et cette haine s' exhalarent en français.

Il semble que c' est vers la fin du regne de Louis Xiv que le royaume se trouva à son plus haut point de grandeur relative. L' Allemagne avoit des princes nuls, l' Espagne étoit divisée et languissante, l' Italie avoit tout à craindre, l' Angleterre et l' écosse n' étoient pas encore unies, la Prusse et la Russie n' existoient pas. Aussi l' heureuse France, profitant de ce silence de tous les peuples, triompha dans la paix, dans la guerre et dans les arts : elle occupa le monde de ses projets, de ses entreprises et de sa gloire ; pendant près d' un siècle, elle donna à ses rivaux et les jalousies littéraires et les allarmes politiques et la fatigue de l' admiration. Enfin l' Europe lasse d' admirer et d' envier, voulut imiter : c' étoit un nouvel hommage. Des essaims d' ouvriers entrèrent en France et en rapporterent notre langue et nos arts qu' ils propagerent.

Vers la fin du siècle, quelques ombres se mêlerent à tant d' éclat ; Louis Xiv vieillissant n' étoit plus heureux. L' Angleterre se dégagea

des rayons de la France et brilla de sa propre lumière ; de grands esprits s' éleverent dans son sein : sa langue s' étoit enrichie, comme son commerce, de la dépouille des nations ; Pope, Addison et Dryden en adoucirent les sifflements, et l' anglais fut, sous leur plume, l' italien du nord : l' enthousiasme pour Shakespéare et Milton se réveilla ; et cependant Locke posoit les bornes de l' esprit humain, Newton trouvoit celles de la nature.

Aux yeux du sage, l' Angleterre s' honoroit autant par la philosophie, que nous par les arts ; mais puisqu' il faut le dire, la place étoit prise : l' Europe ne pouvoit donner deux fois le droit d' aïnesse et nous l' avons obtenu ; de sorte que tant de grands-hommes, en travaillant pour leur gloire, illustrerent leur patrie et l' humanité, plus encore que leur langue.

Supposons cependant que l' Angleterre eût été moins lente à sortir de la barbarie, et qu' elle eût précédé la France ; il me semble que l' Europe n' en auroit pas mieux adopté sa langue : sa position n' appelle pas les voyageurs, et la France leur sert toujours de terme ou de passage. L' Angleterre vient elle-même faire son commerce chez les différens peuples, et on ne va point commercer chez elle. Or, celui qui voyage, ne donne pas sa langue ; il prend plutôt celle des autres : c' est presque sans sortir de chez lui que le français a étendu la sienne.

Supposons enfin que par sa position, l' Angleterre ne se trouvât pas reléguée dans l' océan, et qu' elle eût attiré ses voisins ; il est encore probable que sa langue et sa littérature n' auroient pu fixer le choix de l' Europe ; car il n' est point d' objection un peu forte contre la langue allemande, qui n' ait encore de la force contre celle des anglais : les défauts de la mere ont passé jusqu' à la fille. Il est vrai aussi que les objections contre la littérature anglaise, deviennent plus terribles contre celle des allemands : ces deux peuples s' excluent l' un par l' autre.

Quoi qu' il en soit, l' événement a démontré que la langue latine étant la vieille souche, la langue de nos vainqueurs et de nos peres, c' est un de ses rejettons qui doit fleurir en Europe. On peut dire en outre que si l' anglais a l' audace des langues à inversions, il en a l' obscurité, et que sa syntaxe est si bizarre, que la regle y a quelquefois moins d' applications

que d' exceptions. On lui trouve des formes serviles qui étonnent dans la langue d' un peuple libre, et la rendent moins propre à la conversation que la langue française, dont la marche est si leste et si débarrassée. Ceci vient de ce que les anglais ont passé du plus extrême esclavage à la plus haute liberté politique ; et que nous sommes arrivés d' une liberté presque démocratique, à une monarchie absolue. Les deux nations ont gardé les livrées de leur ancien état, et c' est ainsi que les langues sont les vraies médailles de l' histoire. Enfin la prononciation de cette langue, n' a ni la fermeté ni la plénitude de la nôtre.

J' avoue que la littérature anglaise offre des monuments de profondeur et d' élévation qui seront l' éternel honneur de l' esprit-humain : et cependant leurs livres ne sont pas devenus les livres de tous les hommes ; ils n' ont pas quitté certaines mains ; il a fallu des essais et de la précaution pour n' être pas rebuté de l' écorce et du goût étranger. Accoutumé au crédit immense qu' il a dans les affaires, l' anglais veut porter cette puissance fictive dans les lettres, et sa littérature en a contracté un caractère d' exagération opposé au bon goût : elle se sent trop de l' isolation du peuple et de l' écrivain ; c' est avec une ou deux sensations que quelques anglais ont fait un livre. Le désordre leur a plû, comme si l' ordre leur eût semblé trop près de je ne sais quelle servitude : aussi leurs ouvrages qui donnent le travail et le fruit, ne donnent pas le charme de la lecture.

Mais le français ayant reçu des impressions de tous les points de l' Europe, a placé le goût dans les opinions modérées, et ses livres composent la bibliothèque du genre-humain. Comme les grecs, nous avons eu toujours dans le temple de la gloire, un autel pour les graces, et nos rivaux les ont trop oubliées. On peut dire par supposition, que si le monde finissoit tout-à-coup, pour faire place à un monde nouveau, ce n' est point un excellent livre anglais, mais un excellent livre français qu' il faudroit lui léguer, afin de lui donner de notre espèce humaine une idée plus heureuse. à richesse égale, il faut que la sèche raison cède le pas à la raison ornée.

Ce n' est point l' aveugle amour de la patrie ni le préjugé national qui m' ont conduit dans ce rapprochement des deux peuples ; c' est la nature et l' évidence des faits. Eh ! Quelle est

la nation qui loue plus franchement que nous ?
N' est-ce pas la France qui a tiré la littérature
anglaise du fond de son isle ? N' est-ce pas
Voltaire qui a présenté Loke et Newton à
l' Europe ? Nous sommes les seuls qui imitions les
anglais ; et quand nous sommes las de notre goût,
nous y mêlons leurs caprices : nous faisons entrer
un meuble, un habit à l' anglaise dans l' immense
tourbillon des nôtres, comme une mode
possible ; et le monde l' adopte, au sortir de nos
mains. Il n' en est pas ainsi de l' Angleterre :
quand les peuples du nord ont aimé la nation
française, imité ses manieres, exalté ses ouvrages,
les anglais se sont tûs ; et ce concert de
toutes les voix a été troublé par leur silence.
Il me reste à prouver que si la langue française
a conquis l' empire par les livres, par
l' humeur et par l' heureuse position du peuple
qui la parle, elle le conserve par son propre
génie.

Ce qui distingue notre langue des anciennes
et des modernes, c' est l' ordre et la construction
de la phrase. Cet ordre doit toujours être
direct et nécessairement clair. Le français nomme
d' abord le sujet de la phrase, ensuite le
verbe , qui est l' action, et enfin l' objet
de cette action : voilà la logique naturelle à tous
les hommes ; voilà ce qui constitue le sens commun.
Or, cet ordre si favorable, si nécessaire au
raisonnement, est presque toujours contraire aux
sensations, qui nomment le premier l' objet qui
frappe le premier : c' est pourquoi tous les peuples,
abandonnant l' ordre direct, ont eu recours
aux tournures plus ou moins hardies, selon que
leurs sensations ou l' harmonie des mots
l' exigeoient ; et l' inversion a prévalu sur la
terre, parce que l' homme est plus impérieusement
gouverné par les passions que par la raison.
Le français, par un privilège unique, est seul
resté fidele à l' ordre direct, comme s' il étoit
toute raison ; et on a beau, par les mouvemens
les plus variés et toutes les ressources
du style, déguiser cet ordre, il faut toujours
qu' il existe : et c' est en vain que les passions
nous bouleversent et nous sollicitent de suivre
l' ordre des sensations ; la syntaxe française est
incorruptible. C' est de-là que résulte cette
admirable clarté, base éternelle de notre langue :
ce qui n' est pas clair n' est pas français ; ce qui
n' est pas clair est encore anglais, italien, grec
ou latin. Pour apprendre les langues à inversions,
il suffit de connoître les mots et leurs

régimes ; pour apprendre la langue française, il faut encore retenir l' arrangement des mots. On dirait que c' est d' une géométrie toute élémentaire, de la simple ligne droite que s' est formée la langue française ; et que ce sont les courbes et leurs variétés infinies qui ont présidé aux langues grecque et latine. La nôtre règle et conduit la pensée ; celles-là se précipitent et s' égarent avec elle dans le labyrinthe des sensations, et suivent tous les caprices de l' harmonie : aussi furent-elles merveilleuses pour les oracles, et la nôtre les eût absolument décriés.

Il est arrivé de-là que la langue française a été moins propre à la musique et aux vers qu' aucune langue ancienne ou moderne : car ces deux arts vivent de sensations ; la musique sur-tout, dont la propriété est de donner de la force à des paroles sans couleur et d' affaiblir les pensées fortes : preuve incontestable qu' elle est elle-même une langue à part, et qu' elle repousse tout ce qui veut partager les sensations avec elle. Qu' Orphée redise sans cesse : j' ai perdu mon Euridice, la sensation grammaticale d' une phrase tant répétée sera bientôt nulle, et la sensation musicale ira toujours croissant. Et ce n' est point, comme on l' a dit, parce que les mots français ne sont pas sonores, que la musique les repousse ; c' est parce qu' ils offrent l' ordre et la suite, quand le chant demande le désordre et l' abandon. La musique doit bercer l' ame dans le vague et ne lui présenter que des motifs : malheur à celle dont on dira qu' elle a tout défini !

Mais si la rigide construction de la phrase gêne la marche du musicien, l' imagination du poète est encore arrêtée par le génie circonspect de la langue. Les métaphores des poètes étrangers ont toujours un degré de plus que les nôtres ; ils serrent le style figuré de plus près, et leur poésie est plus haute en couleur. Il est généralement vrai que les figures orientales étoient folles ; que celles des grecs et des latins ont été hardies, et que les nôtres sont simplement justes. Il faut donc que le poète français plaise par la pensée, par une élégance continue, par des mouvemens heureux, par des alliances de mots. C' est ainsi que les maîtres n' ont pas laissé de cacher de grandes hardiesses dans le tissu d' un style clair et sage ; et c' est de l' artifice avec lequel ils ont su déguiser leur fidélité au génie de leur langue, que résulte

tout le charme de leur style. Ce qui fait croire que la langue française, sobre et timide, eût été peut-être la dernière des langues, si la masse de ses grands écrivains ne l'eût poussée au premier rang, en forçant son naturel.

Un des plus grands problèmes qu'on puisse proposer aux hommes, est cette constance de l'ordre régulier dans notre langue. Je conçois bien que les grecs et même les latins, ayant donné une famille à chaque mot et de riches modifications à leurs finales, ont pu se livrer aux plus hardies tournures pour obéir aux impressions qu'ils recevoient des objets : tandis que dans nos langues modernes l'embarras des conjugaisons et l'attirail des articles, la présence d'un nom mal apparenté ou d'un verbe défectueux, nous fait tenir sur nos gardes, pour éviter l'obscurité. Mais pourquoi, entre les langues modernes, la nôtre s'est-elle trouvée seule si rigoureusement asservie à l'ordre direct ? Serait-il vrai que par son caractère la nation française eût souverainement besoin de clarté ?

Tous les hommes ont ce besoin sans doute ; et je ne croirai jamais que dans Athènes et dans Rome les gens du peuple aient usé d'inversions.

On voit au contraire leurs plus grands écrivains se plaindre de l'abus qu'on en faisait en vers et en prose. Ils sentoient que l'inversion étoit l'unique source des difficultés et des équivoques dont leurs langues fourmillent ; parce qu'une fois l'ordre du raisonnement sacrifié, l'oreille et l'imagination, ce qu'il y a de plus capricieux dans l'homme, restent maîtresses du discours. Aussi, quand on lit Démétrius de Phalère, on est frappé des éloges qu'il donne à Thucydide, pour avoir débuté dans son histoire, par une phrase de construction toute française.

Cette phrase étoit élégante et directe à la fois ; ce qui arrivoit rarement : car toute langue accoutumée à la licence des inversions, ne peut plus porter le joug de l'ordre, sans perdre sa grace et sa fierté.

Mais la langue française ayant la clarté par excellence, a dû chercher toute son élégance et sa force dans l'ordre direct ; cet ordre et cette clarté ont dû sur-tout dominer dans la prose, et la prose a dû lui donner l'empire ; cette marche est dans la nature : rien n'est en effet comparable à la prose française.

Il y a des pièges et des surprises dans les langues à inversions : le lecteur reste suspendu dans une phrase latine, comme le voyageur

devant des routes qui se croisent ; il attend que toutes les finales l' aient averti de la correspondance des mots ; son oreille reçoit ; et son esprit, qui n' a cessé de décomposer pour composer encore, résout enfin le sens de la phrase, comme un problème. La prose française se développe en marchant et se déroule avec grace et noblesse. Toujours sûre de la construction de ses phrases, elle entre avec plus de bonheur dans la discussion des choses abstraites, et sa sagesse donne de la confiance à la pensée. Les philosophes l' ont adoptée, parce qu' elle s' accommode également, et de la frugalité didactique, et de la magnificence qui convient à la grande histoire de la nature. On ne dit rien en vers qu' on ne puisse aussi-bien exprimer dans notre prose ; et cela n' est pas toujours réciproque. Le prosateur tient plus étroitement sa pensée et la conduit par le plus court chemin ; tandis que le versificateur laisse flotter les rênes, et va où la rime le pousse. Notre prose s' enrichit de tous les trésors de la poésie ; elle poursuit le vers dans toutes ses hauteurs, et ne laisse entr' elle et lui que la rime. étant donnée à tous les hommes, elle a plus de juges que la versification, et sa difficulté se cache sous une extrême facilité. Le versificateur enfle sa voix, s' arme de la rime et de la mesure, et tire sa pensée du sentier vulgaire : mais que de faiblesses ne cache pas l' art des vers ! La prose accuse le nud de la pensée ; il n' est pas permis d' être faible avec elle. Selon Denis D' Halycarnasse, il y a une prose qui vaut mieux que les meilleurs vers, et c' est elle qui fait lire les grands ouvrages ; parce que la variété de ses périodes lasse moins que le charme continu de la rime et de la mesure. Et qu' on ne croye pas que je veuille par-là dégrader les beaux vers : ainsi que la musique, ils sont un véritable présent de la nature. L' éloquence a plus d' une route, et l' éloquence en vers est admirable ; mais leur mécanisme fatigue, sans offrir à l' esprit des tournures plus hardies : dans notre langue sur-tout, où les vers semblent être les débris de la prose qui les a précédés ; tandis que chez les grecs, sauvages plus harmonieusement organisés que nos ancêtres, les vers et les dieux regnerent long-tems avant la prose et les rois. Aussi peut-on dire que leur langue fut long-tems chantée avant d' être parlée ; et la nôtre, à jamais dénuée de prosodie, ne s' est dégagée qu' avec

peine de ses articulations rocailleuses. De-là nous est venue cette rime, tant reprochée à la versification moderne, et pourtant si nécessaire, pour lui donner cet air de chant qui la distingue de la prose. Car la musique est cachée dans le langage, comme la danse dans la marche ordinaire, et c'est la rime, la mesure et l'harmonie imitative qui développent cette partie musicale des langues. Au reste, les anciens n'eurent-ils pas la rime des mesures comme nous celle des sons ; et n'est-ce pas ainsi que tous les arts ont leurs rimes, qui sont les symétries : un jour, cette rime des modernes, si fatigante pour l'oreille, aura de grands avantages pour la postérité : car il s'élèvera des Saumaises qui compileront laborieusement toutes celles des langues mortes ; et comme il n'y a presque pas un mot qui n'ait passé par la rime, ils fixeront par-là une sorte de prononciation semblable à la nôtre ; ainsi que par les loix de la mesure, nous avons fixé la valeur des syllabes chez les grecs et les latins. Quoi qu'il en soit de la prose et des vers français, quand cette langue traduit, elle explique véritablement un auteur. Mais les langues italienne et anglaise, abusant de leurs inversions, se jettent dans tous les moules que le texte leur présente : elles se calquent sur lui, et rendent difficulté pour difficulté : je n'en veux pour preuve que Davanzati. Quand le sens de Tacite se perd, comme un fleuve qui disparoît tout-à-coup sous la terre, le traducteur s'y plonge et se dérobe avec lui. On les voit ensuite reparoître ensemble : ils ne se quittent pas l'un l'autre ; mais le lecteur les perd souvent tous deux. La prononciation de la langue française porte l'empreinte de son caractère : elle est plus variée que celle des langues du midi, mais moins éclatante ; elle est plus douce que celle des langues du nord, parce qu'elle n'articule pas toutes ses lettres. Le son de l'e muet, toujours semblable à la dernière vibration des corps sonores, lui donne une harmonie légère qui n'est qu'à elle.

En considérant la langue latine comme la grosse planète, et les langues d'Europe comme ses satellites, la nôtre paroît être à une distance plus heureuse, et sa température tient au rang qu'elle occupe.

Si on ne lui trouve pas les diminutifs et les mignardises de la langue italienne, son allure en est plus mâle : dégagée de tous les

protocoles que la bassesse inventa pour la vanité, elle en est plus faite pour la conversation, lien des hommes et charme de tous les âges ; et puisqu' il faut le dire, elle est de toutes les langues, la seule qui ait une probité attachée à son génie. Sûre, sociale, raisonnable, ce n' est plus la langue française, c' est la langue humaine. Et voilà pourquoi les puissances l' ont appelée dans leurs traités : elle y règne depuis les conférences de Nimègue, et désormais les intérêts des peuples et les volontés des rois reposeront sur une base plus fixe : on ne semera plus la guerre dans des paroles de paix. Aristippe ayant fait naufrage, aborda à une isle inconnue ; et voyant des figures de géométrie tracées sur le rivage, il s' écria, que les dieux ne l' avoient pas conduit chez des barbares. Quand on arrive chez un peuple, et qu' on y trouve la langue française, on peut se croire chez un peuple poli. Léibnitz cherchoit une langue universelle, et nous l' établissons autour de lui. Ce grand-homme sentoit que la multitude des langues étoit fatale au génie, et prenoit trop sur la briéveté de la vie. Il est bon de ne pas donner trop de vêtemens à sa pensée : il faut, pour ainsi dire, voyager dans les langues ; et après avoir savouré le goût des plus célèbres, se renfermer dans la sienne. Si nous avons les littératures de tous les peuples passés, comme nous avons celle des grecs et des romains, ne faudroit-il pas que tant de langues se réfugiassent dans une seule par la traduction ? Ce sera vraisemblablement le sort des langues modernes, et la nôtre leur offre un port dans le naufrage. L' Europe présente une république fédérative, composée d' empires et de royaumes, et la plus redoutable qui ait jamais existé ; on ne peut en prévoir la fin, et cependant la langue française doit encore lui survivre. Les états se renverseront, et cette langue sera toujours retenue dans la tempête par deux ancrs, sa littérature et sa clarté : jusqu' au moment où, par une de ces grandes révolutions qui remettent les choses à leur premier point, la nature vienne renouveler ses traités avec un autre genre-humain. Mais sans attendre l' effort des siècles, cette langue ne peut-elle pas se corrompre ? Une telle question mèneroit trop loin : il faut seulement soumettre la langue française au principe commun à toutes les langues.

Le langage est la peinture de nos idées,
qui à leur tour sont des images plus ou moins
étendues de quelques parties de la nature.
Comme il existe deux mondes pour chaque
homme en particulier, l' un hors de lui, qui est
le monde physique, et l' autre, le monde moral
ou intellectuel qu' il porte dans soi ; il y
a aussi deux styles dans le langage, le naturel
et le figuré. Le premier exprime ce qui
se passe hors de nous, par des causes physiques ;
il compose le fond des langues, s' étend
par l' expérience, et peut être aussi grand que
la nature. Le second exprime ce qui se passe
dans nous et hors de nous ; mais c' est l' imagination
qui le compose des emprunts qu' elle
fait au premier. le soleil brûle ; le marbre est
froid ; l' homme désire la gloire ; voilà le
langage propre, ou naturel. le coeur brûle de
desir ; la crainte le glace ; la terre demande
la pluie : voilà le style figuré, qui n' est
que le simulacre de l' autre et qui double ainsi
la richesse des langues.

Comme il tient à l' idéal, il paroît plus
grand que la nature.

L' homme le plus dépourvu d' imagination,
ne parle pas long-temps sans tomber dans la
métaphore. Or, c' est ce style métaphorique
qui porte un germe de corruption ; le style naturel
ne peut être que vrai ; et quand il est
faux, l' erreur est de fait, et nos sens la corrigent
tôt ou tard. Mais les erreurs dans les
figures ou dans les métaphores, annoncent de
la fausseté dans l' esprit, et un amour de
l' exagération qui ne se corrige pas.

Une langue vient donc à se corrompre,
lorsque confondant les limites qui séparent le
style naturel du figuré, on met de l' affectation
à outrer les figures et à rétrécir le naturel qui
est la base, pour charger d' ornements superflus
l' édifice de l' imagination. Par exemple, il
n' est point d' art ou de profession dans la vie,
qui n' ait fourni des expressions figurées au
langage : on dit, la trame de la perfidie ;
le creuset du malheur ; et on voit que ces
expressions sont comme assises à la porte de
chaque profession et s' offrent à tous les yeux.
Mais quand on veut aller plus avant et qu' on
dit, cette vertu qui sort du creuset, n' a pas
perdu tout son alliage ; il lui faut plus de
cuisson : lorsqu' on passe de la trame de la
perfidie à la navette de la fourberie , on tombe
dans l' affectation.

C' est ce défaut qui perd les écrivains des nations avancées ; ils veulent être neufs, et ne sont que bizarres ; ils tourmentent leur langue, pour que l' expression leur donne la pensée, et c' est pourtant celle-ci qui doit toujours amener l' autre. Ajoutons qu' il y a une seconde espèce de corruption, mais qui n' est pas à craindre pour la langue française : c' est la bassesse des figures. Ronsard disoit, le soleil perruqué de lumiere ; la voile s' enfle à plein ventre . Ce défaut précède la maturité des langues, et disparoît avec la politesse. Par toutes les expressions dont les arts et les métiers ont enrichi les langues, il semble qu' elles ont peu d' obligations aux gens de la cour et du monde : mais si c' est la partie laborieuse d' une nation qui crée, c' est la partie oisive qui choisit et qui regne. Le travail et le repos sont pour l' une ; le repos et le plaisir pour l' autre. C' est au goût dédaigneux, c' est à l' ennui d' un peuple d' oisifs que l' art a dû ses progrès et ses finesses. On sent en effet que tout est bon pour l' homme de cabinet et de travail, qui ne cherche le soir qu' un délassement dans les spectacles et les chef-d' oeuvres des arts : mais pour des ames excédées de plaisirs et lasses de repos, il faut sans cesse des attitudes nouvelles et des sensations toujours plus exquises. Et c' est ici le lieu d' examiner ce reproche de pauvreté et d' extrême délicatesse, si souvent fait à la langue française. Sans doute, il est difficile d' y tout exprimer avec noblesse ; mais voilà précisément ce qui constitue en quelque sorte son caractère. Les styles sont classés dans notre langue, comme les sujets dans notre monarchie : deux expressions qui conviennent à la même chose, ne conviennent pas au même état des choses ; et c' est à travers cette hiérarchie des styles que le bon goût fait marcher. On peut ranger nos grands écrivains en deux classes : les premiers, tels que Racine ou Boileau, doivent tout à un grand goût et à un travail obstiné ; ils parlent un langage parfait dans ses formes, sans mélange, toujours idéal, toujours étranger au peuple qui les environne : ils deviennent les écrivains de tous les tems, et perdent bien peu dans la postérité. Les seconds, nés avec plus d' originalité, tels que Moliere ou Lafontaine, revêtent leurs idées de toutes les formes populaires ; mais avec tant de sel, de goût et de vivacité, qu' ils

sont à la fois les modèles et les répertoires de leur langue. Cependant leurs couleurs plus locales s'effacent à la longue ; le charme du style mêlé s'affadit ou se perd, et ils ne sont pour la postérité qui ne peut les traduire, que les écrivains de leur nation. Il seroit donc aussi injuste de juger de l'abondance de notre langue par le Télémaque ou Cinna seulement, que de la population de la France par le petit nombre appelé, la bonne compagnie .

J'aurois encore pu examiner jusqu'à quel point et par combien de nuances, les langues passent et se dégradent en suivant le déclin des états. Mais il suffit de dire, qu'après s'être élevées d'époque en époque, jusqu'à la perfection, c'est en vain qu'elles en descendent : elles y sont fixées par les bons livres, et c'est en devenant langues mortes, qu'elles se font réellement immortelles. Le mauvais latin du bas empire n'a-t-il pas donné un nouveau lustre à la belle latinité du siècle d'Auguste ? Les grands écrivains ont tout fait : si notre France cessoit d'en produire, la langue de Racine et de Voltaire deviendroit une langue morte ; et si les esquimaux nous offroient tout-à-coup douze écrivains du premier ordre, il faudroit bien que les regards de l'Europe se tournassent vers cette littérature des esquimaux. Terminons, il est tems, l'histoire déjà trop longue de la langue française. Le choix de l'Europe est expliqué et justifié ; voyons d'un coup-d'oeil, comment, sous le règne de Louis XV, il a été confirmé, et se confirme encore de jour en jour.

Louis XIV se survivant à lui-même, voyoit commencer un autre siècle ; et la France n'avoit respiré qu'un moment. La philosophie anglaise ne put résister à son voisinage ; elle passa les mers, et Fontenelle en la combattant la fit aimer à l'Europe. Astre doux et paisible, il régna pendant le crépuscule qui sépara les deux règnes. Son style clair et familier s'exerçoit sur des objets profonds, et nous déguisoit notre ignorance. Montesquieu vint ensuite montrer aux hommes les droits des uns et les usurpations des autres, le bonheur possible et le malheur réel. Pour écrire l'histoire grande et calme de la nature, Buffon emprunta ses couleurs et sa majesté : pour en fixer les époques, il se transporta dans des tems qui n'ont point existé pour l'homme, et là son imagination rassembla plus de faits que

l' histoire n' en a depuis gravés dans ses annales :
de sorte que ce qu' on appelloit le commencement
du monde, et qui touchoit pour
nous aux ténébres d' une éternité antérieure,
se trouve placé par lui entre deux suites d' événemens,
comme entre deux foyers de lumiere.

Désormais l' histoire de la terre précédera celle
de ses habitans.

Par-tout on voyoit la philosophie mêler ses
fruits aux fleurs de la littérature, et
l' encyclopédie étoit annoncée. C' est l' Angleterre qui
avoit tracé ce vaste bassin où doivent se rendre
les diverses branches de nos connoissances ;
mais il fut creusé par des mains françaises :
l' éclat de cette entreprise rejaillit sur la nation
et couvrit le malheur de nos armes. En même
tems un roi du nord faisoit à notre
langue, l' honneur que Marc-Aurèle et Julien
firent à celle des grecs : il associoit son
immortalité à la nôtre ; Frédéric voulut être loué
des français, comme Alexandre des athéniens.

Au sein de tant de gloire, parut le philosophe
de Genève. Ce que la morale avoit jusqu' ici
enseigné aux hommes, il le commanda,
et son impérieuse éloquence fut écoutée.
Raynal donnoit enfin aux deux mondes le livre
où sont pesés les crimes de l' un et les malheurs
de l' autre. C' est-là que les puissances
de l' Europe sont appellées tour-à-tour, au
tribunal de l' humanité, pour y frémir des barbaries
exercées en Amérique ; au tribunal de
la philosophie, pour y rougir des préjugés
qu' elles laissent encore aux nations ; au tribunal
de la politique, pour y entendre leurs véritables
intérêts fondés sur le bonheur des peuples.

Mais Voltaire régnoit depuis un siecle, et
ne donnoit pas à la France le tems de se reposer.
L' infatigable mobilité de son ame de
feu l' avoit appelé à l' histoire fugitive des
hommes. Il attacha son nom à toutes les découvertes,
à tous les événemens, à toutes les
révolutions de son tems, et la renommée s' accoutuma
à ne plus parler sans lui. Ayant caché
le despotisme du génie sous des graces
toujours nouvelles, il devint une puissance en
Europe, et fut pour elle le français par excellence,
lorsqu' il étoit pour nous l' homme de
tous les lieux et de tous les siecles. Il joignit
enfin à l' universalité de sa langue, son
universalité personnelle ; et c' est un problème de
plus pour la postérité.

Ces grands-hommes nous échappent, il est

vrai ; mais nous vivons encore de leur gloire,
et nous la soutiendrons, puisqu' il nous est
donné de faire dans le monde physique les
pas de géant qu' ils ont faits dans le monde
moral. L' airain vient de parler entre les mains
d' un français, et l' immortalité que les livres
donnent à notre langue, des automates vont
la donner à sa prononciation. C' est en France
et à la face des nations que deux hommes
se sont trouvés entre le ciel et la terre,
comme s' ils eussent rompu le contrat éternel
que tous les corps ont fait avec elle. Ils ont
voyagé dans les airs, suivis des cris de l' admiration,
de la reconnaissance et des allarmes
d' un peuple qui ne vouloit pas acheter un
nouvel empire aux dépens de ces hommes généreux.
La commotion qu' un tel spectacle a laissée
dans les esprits durera long-tems ; et si
par ses découvertes la physique poursuit ainsi
l' imagination dans ses derniers retranchemens,
il faudra bien qu' elle abandonne ce merveilleux,
ce monde idéal d' où elle se plaisoit à
charmer et à tromper les hommes : il ne restera
plus à la poésie que le langage de la raison
et des passions ; et c' est un assez bel empire.
Cependant l' Angleterre, témoin de nos succès,
ne les partage point. Sa dernière guerre
avec nous, la laisse dans la double éclipse de
sa littérature et de sa prépondérance ; et cette
guerre a donné à l' Europe un grand spectacle.
On y a vu un peuple libre conduit par l' Angleterre
à l' esclavage, et ramené par un jeune
Monarque à la liberté. L' histoire de l' Amérique
se réduit désormais à trois époques : égorgée
par l' Espagne, opprimée par l' Angleterre, et
sauvée par la France.

NOTES

Page 3. on parla latin à la cour, etc.
lorsqu' un prédicateur, pour être entendu des
peuples, avoit prêché en langue vulgaire, il se
hâtoit de transcrire son sermon en latin. Ce sont
ces espèces de traductions, faites par les auteurs
mêmes, qui nous sont restées. Un tel usage prolongeoit
bien l' enfance des langues modernes.
Il faut observer ici que non-seulement les gaulois
quitterent l' ancien celte pour la langue romaine,
mais qu' ils vouloient aussi s' appeller romains, et se
plaisoient à nommer leur pays Gaule romaine ou

Romanie. Les francs, leurs vainqueurs, eurent le même foible ; tant le nom romain en imposoit encore à ces barbares ! Nos premiers rois se qualifioient de patrices romains, comme chacun sait. La langue nationale, qu' on appella romain ou roman rustique , se combina donc du patois celte des anciens gaulois, du tudesque des francs et du latin : elle fit ensuite quelques alliances avec le grec, l' arabe et le lombard. Au tems de François I, la langue étoit encore appelée roman . Guillaume De Nangis prétend que c' est pour la commodité des bonnes gens qu' il a translaté son histoire de latin en roman . Ce nom est resté à tous les ouvrages faits sur le modele des vieilles histoires d' amour et de chevalerie. On l' écrivoit romans , de romanus , comme nous écrivons temps de tempus .

Page 4. ces deux mots expriment la physionomie, etc.

on y voit le perpétuel changement du v en b , et de l' eu en ou. Fleurs et flours ; pleurs et plours ; sen teur , sen tou ;

dou leur , dou lou , etc. La femm eu , la femm ou , etc. Ainsi l' e muet, comme on voit, se change en ou à la fin des mots, et fuit à l' oreille comme l' eu des français.

Dans ces patois, les ch deviennent des k : châ teau est cas tel ; ché tif,

cat tivo ; chapeau, capel ; Char le,

Car le, etc. Ces jargons sont jolis et riches ; mais n' étant point annoblis, ils ont le malheur de dégrader tout ce qu' ils touchent.

Idem. un auteur italien, etc.

c' est Brunetto Latini, précepteur du Dante. Il composa un ouvrage intitulé tesoretto , ou le petit trésor, en langue française, au commencement du treizieme siecle. Pour s' excuser de la préférence qu' il donne à cette langue sur la sienne, voici comment il s' exprime : " et s' aucuns... "

Brunet Latin étoit exilé en France : les poésies de Thibaut, roi de Navarre et comte de Champagne, les romans de chevalerie et la cour de la reine Blanche, donnoient du lustre au français ; tandis que l' Italie, morcellée en petits états, et déchirée par d' horribles factions, avoit quinze ou vingt patois barbares, et pas un livre agréable. Le Dante et Pétrarque n' avoient point encore écrit.

Idem. langue légitimée.

Louis Xii et François I ordonnerent qu' on ne traiteroit plus les affaires qu' en français. Les facultés ont persisté dans leur latinité barbare.

hodièque manent vestigia ruris.

page 7. sa prononciation gutturale, etc.

nous suivons en ceci le préjugé qui s' est établi sur la langue allemande. à dire vrai, sa prononciation est presque aussi labiale que la nôtre ; mais comme les consonnes y dominant, et qu' on la prononce avec force, on avoit cru d' abord que les allemands parloient du gosier. Il en est de l' allemand comme de l' anglais, et même du français : leur prononciation s' adoucissant de jour en jour, et leur orthographe étant inflexible, il en résulte des langues agréables à l' oreille, mais dures à l' oeil.

Page 8. des poèmes tirés de la bible.

ce sont des poèmes sur Adam, sur Abel, sur Tobie, sur Joseph, enfin sur la passion de J C. Ce dernier poème, intitulé la messiade , jouit d' une grande réputation dans l' empire : la mort d' Abel est plus connue en France. M Klopstok a écrit la messiade en vers hexamètres, et M Gesner n' a employé pour sa mort d' Abel qu' une prose poétique. J' ignore si la langue allemande a une prosodie assez marquée pour supporter la versification grecque et latine. Elle a d' ailleurs des vers rimés, comme tous les peuples du monde.

Page 9. imité et surpassé, etc.

j' entends par les tragiques français : car Lopès De Vega peut être comparé à Shakespéare pour la force, l' abondance, le désordre et le mélange de tous les tons.

Page 10. la noblesse des désinences, etc.

un mendiant espagnol qui demande uno maravedis avec un air de morgue, paroît exiger quelque grosse contribution, et ne demande réellement qu' un liard .

Page 12. la langue vulgaire, etc.

c' est ainsi que les italiens appellent encore leur langue. Au tems du Dante, chaque petite ville avoit son patois en Italie ; et comme il n' y avoit pas une seule cour un peu respectable, ni un seul livre de marque, ce poète, ébloui de l' éclat de la cour de France et de la réputation qu' obtenoient déjà en Europe les romans et les poèmes des troubadours et des trouveurs, eut envie d' écrire tous ses ouvrages en latin, et il en écrivit en effet quelques-uns dans cette langue. Son poème de l' enfer étoit déjà ébauché et commençoit par ce vers :

infera regna...

mais encouragé par ses amis, il eut honte d' abandonner sa langue. Il se mit à chercher dans chaque patois ce qu' il y sentoit de bon et de grammatical, et c' est de tant de choix qu' il se fit un langage régulier, un langage de cour , selon sa propre expression,

langage dont les germes étoient par-tout, mais qui ne fleurit qu' entre ses mains. Voyez son traité de vulgari eloquentiâ , et la nouvelle traduction de son poëme de l' enfer, imprimée à Paris.

Page 14. se débattoit dans les horreurs de la ligue, etc.

Le Tasse étoit en France à la suite du cardinal D' Este, précisément au tems de la saint-Barthelemy. Il est bon d' observer que L' Arioste et lui étoient antérieurs de quelques années à Cervantes et à Lopès De Vega.

Page 15. elle s' en étoit trop occupée, etc.

Le Dante avoue que de son tems on parloit quatorze dialectes indistinctement en Italie, sans compter ceux qui étoient moins connus. Aujourd' hui la bonne compagnie à Venise parle fort bien le vénitien, et ainsi des autres états. Leurs pièces de théâtre ont été infectées de ce mélange de tous les jargons. Métastase, qui s' est tant enrichi avec les tragiques français, vient enfin de porter sur les théâtres d' Italie une élégance et une pureté continue dont il ne sera plus permis de s' écarter.

Page 16. formes cérémonieuses, etc.

L' Arioste se plaint des espagnols à cet égard, et les accuse d' avoir donné ces formes serviles à la langue toscane, au tems de leurs conquêtes et de leur séjour en Italie.

Observons que l' italien a plus de formes sacramentelles qu' aucune autre langue.

Page 18. l' homme étant une machine très-harmonieuse.

il faut entendre ceci à la maniere de Pascal :

l' homme n' est qu' un roseau, mais c' est un roseau pensant.

Idem. plaisir et douleur, erreur et vérité.

je ne prétends pas dire par-là que l' homme ait d' abord trouvé les termes abstraits ; il s' est contenté d' applaudir ou d' improuver par des signes simples, et de dire, par exemple, oui et non, au lieu de vérité et d' erreur . C' est quand les hommes ont eu assez d' esprit pour inventer les nombres complexes qui en contiennent d' autres ; lorsqu' étant fatigués de n' avoir que des unités dans leur numeraire et dans leurs mesures, ils ont imaginé des pièces qui en représentoient plusieurs autres, comme des écus pour représenter soixante sous, des toises pour représenter six pieds ou soixante-douze pouces, etc. C' est alors, dis-je, qu' ils ont eu les termes abstraits, imaginés d' après les mêmes besoins et le même artifice. blancheur a rassemblé sous elle tous les corps blancs, puisqu' elle convient à tous ; collège

a représenté tous ceux qui le composent ; la vie a été la suite de nos instans ; le coeur la suite de nos desirs ; l' esprit la suite de nos idées, etc. Etc.

C' est cette difficulté qui a tant exercé les métaphysiciens, et sur laquelle J J Rousseau se récrie dans son discours de l' inégalité des conditions, comme sur le plus grand mystère qu' offre le langage. Page 19. parole intérieure et cachée.

que dans la retraite et le silence le plus absolu, un homme entre en méditation sur les objets les plus dégagés de la matiere ; il entendra toujours au fond de sa poitrine une voix secrète qui nommera les objets à mesure qu' ils passeront en revue. Si cet homme est sourd de naissance, la langue n' étant pour lui qu' une simple peinture, il verra passer tour-à-tour les hiéroglyphes, ou les images des choses sur lesquelles il méditera.

Telle est l' étroite dépendance où la parole met la pensée, qu' il n' est pas de courtisan un peu habile qui n' ait éprouvé qu' à force de dire du bien d' un sot ou d' un fripon en place, on finit par en penser. Page 20. articulations radicales, etc.

ce sont ces racines de mots que les étymologistes cherchent obstinément par un travail ingénieux et vain. Les uns veulent tout ramener à une langue primitive et parfaite : les autres déduisent toutes les langues des mêmes radicaux. Ils les regardent comme une monnoie que chaque peuple a chargée de son empreinte. En effet, s' il existoit une monnoie dont tous les peuples se fussent toujours servi, et qu' elle fût indestructible ; c' est elle qu' il faudroit consulter pour la fixation des tems où elle fut frappée. Et si cette monnoie étoit telle que, sans trop de confusion, on eût pu lui donner des marques certaines qui désignassent les empires où elle auroit passé, l' époque de leur politesse ou de leur barbarie, de leur force ou de leur foiblesse ; c' est elle encore qui fourniroit les plus sûrs matériaux de l' histoire. Enfin si cette monnoie s' altéroit de certaine maniere entre les mains de certains particuliers, que leurs affections lui donnassent de telles couleurs et de telles formes, qu' on distinguât les pièces qui ont servi à soulager l' humanité ou à l' opprimer, à l' encouragement des arts ou à la corruption de la justice, etc. ; une telle monnoie dévoilerait incontestablement le génie, le goût et les moeurs de chaque peuple. Or, les racines des mots sont cette monnoie primitive, antiques médailles répandues chez tous les peuples. Les langues plus ou moins perfectionnées ne sont autre chose que cette monnoie ayant déjà eu cours ; et

les livres sont les dépôts qui constatent ses différentes altérations.

Voilà la supposition la plus favorable qu' on puisse faire, et c' est elle sans doute qui a séduit l' auteur du monde primitif , ouvrage d' une immense érudition, et devant qui doivent pâlir nos vieux in-folio ; mais qui plus rempli de recherches que de preuves, et n' ayant pas de proportion avec la brièveté de la vie, sollicite un abrégé dès la première page.

Il me semble que ce n' est point de l' étymologie des mots qu' il faut s' occuper, mais plutôt de leurs analogies et de leurs filiations, qui peuvent conduire à celles des idées. Les langues les plus simples et les plus près de leur origine sont déjà très-altérées. Il n' y a jamais eu sur la terre ni sang pur ni langue sans alliage. quand il nous manque un mot, disoient les latins, nous l' empruntons des grecs : tous les peuples en ont pu dire autant. La plupart des mots ont quelquefois une généalogie si bizarre, qu' il faut la deviner au hasard, et la plus vraisemblable est souvent la moins vraie. Un usage, une plaisanterie, un événement dont il ne reste plus de traces, ont établi des expressions nouvelles, ou détourné le sens des anciennes. Comment donc se flatter d' avoir trouvé la vraie racine d' un mot ? Si vous me la montrez dans le grec, un autre la verra dans le syriaque, tel autre dans l' arabe. C' est ainsi qu' un français voit le nord en Allemagne, le germain le voit en suède, et le suédois en Laponie. Souvent un radical vous a guidé heureusement d' une première à une seconde, ensuite à une troisième langue, et tout-à-coup il disparaît comme un flambeau qui s' éteint au milieu de la nuit. Il n' y a donc que quelques onomatopées, quelques sons bien imitatifs qu' on retrouve chez toutes les nations : leur recueil ne peut être qu' un objet de curiosité. Il est d' ailleurs si rare que l' étymologie d' un mot coïncide avec sa véritable acception, qu' on ne peut justifier ces sortes de recherches par le prétexte de mieux fixer par-là le sens des mots. Les écrivains qui savent le plus de langues, sont ceux qui commettent le plus d' impropriétés. Trop occupés de l' ancienne énergie d' un terme, ils oublient sa valeur actuelle et négligent les nuances, qui font la grace et la force du discours. Voici enfin une dernière réflexion : si les mots avoient une origine certaine et fondée en raison, et si on démontrait qu' il a existé un premier peuple créateur de la première langue, les noms radicaux et primitifs auroient un rapport nécessaire avec l' objet nommé. La définition que

nous sommes forcés de faire de chaque chose, ne seroit qu' une extension de ce nom primitif, lequel ne seroit lui-même qu' une définition très-abrégée et très-parfaite de l' objet, et c' est ce que certains théologiens ont affirmé de la langue que parla le premier homme. On auroit donc unanimement donné le même nom au même arbre, au même animal, sur toute la terre et dans tous les tems ; mais cela n' est point. Qu' on en juge par l' embarras où nous sommes lorsqu' il s' agit de nommer quelque objet inconnu ou de faire passer un terme nouveau. Il faut tout apprendre en ce monde ; et l' homme qui n' apprend point à parler, reste muet. Il y a si loin d' un son ou d' un simple cri à l' articulation, qu' on ne peut y songer sans surprise ; et comme nous avons tous appris à parler, et que nous sommes convenus entre nous de la valeur de chaque mot, nous ne pourrons jamais concevoir qu' un homme vienne à parler de lui-même et à bien parler.

Page 22. la France qui a dans son sein des richesses immortelles, etc.

il y a deux cents ans qu' en Angleterre, et en plein parlement, un homme d' état observa que la France n' avoit jamais été pauvre trois ans de suite.

Page 27. la France sous la zone tempérée, etc.

il est certain que c' est sous la zone tempérée que l' homme a toujours atteint son plus haut degré de perfection.

Page 29. autant de français différens, etc.

celui de saint-Louis, des romanciers d' après, d' Alain-Chartier, de Froissard ; celui de Marot, de Ronsard, d' Amiot ; et enfin la langue de Malherbe, qui est la nôtre. On trouve la même bigarrure chez tous les peuples. Le latin des douze tables, celui d' Ennius, celui de César, et enfin la latinité du moyen âge.

Idem. se traduisoient mutuellement, etc.

le roman de la rose, traduit plusieurs fois, l' a été en prose par un petit chanoine du quatorzième siècle.

Ce traducteur jugea à propos de faire sa préface en quatre vers, que voici :

cy est le roman de la rose.

Qui a été clair et net,
translaté de vers en prose
par votre humble moulinet.

Page 30. et ce divorce de la prononciation et de l' orthographe, etc.

l' orthographe est une maniere invariable d' écrire les mots, afin de les reconnoître. C' est dans la latinité du moyen âge qu' on voit notre orthographe et notre langue se former en partie. On mutiloit le mot latin avant de le rendre français, ou on donnoit au mot celte la terminaison latine ; existimare

devint estimare ; on eut pensare pour putare ; granditer pour valdè ; menare pour conducere ; flasco pour lagena ; arpennis pour juger ; beccus pour rostrum , etc. On croit d' entendre le malade-imaginaire. De-là viennent dans les familles des mots, ces irrégularités qui défigurent notre langue : nous sommes infideles et fideles tour-à-tour à l' étymologie. Nous disons penser, pensée, penseur , et tout-à-coup putatif, supputer, imputer, etc. . Des mots étroitement unis par l' analogie, sont séparés par l' étymologie et réclament des peres différents, comme main et tact, oeil et vue, nez, sentir, odorat, etc. .

Mais, pour revenir à notre orthographe, on lui connoît trois inconvéniens ; d' employer d' abord trop de lettres pour écrire un mot, ce qui embarrasse sa marche ; ensuite d' en employer qu' on pourroit remplacer par d' autres, ce qui lui donne du vague ; et enfin, d' avoir des caractères dont elle n' a pas le prononcé, et des prononcés dont elle n' a pas les caractères. C' est par respect, dit-on, pour l' étymologie, qu' on écrit philosophie et non filosofie . Mais, ou le lecteur sait le grec, ou il ne le sait pas ; s' il l' ignore, cette orthographe lui semble bizarre et rien de plus : s' il connoît cette langue, il n' a pas besoin qu' on lui rappelle ce qu' il sait. Les italiens, qui ont renoncé dès long-tems à notre méthode, et qui écrivent comme ils prononcent, n' en savent pas moins le grec ; et nous ne l' ignorons pas moins, malgré notre fidelle routine. Mais on a tant dit que les langues sont pour l' oreille ! Un abus est bien fort, quand on a si long-tems raison contre lui.

J' observerai cependant que les livres sont si fort multipliés, que les langues sont autant pour les yeux que pour l' oreille : la réforme est presque impossible. Nous sommes accoutumés à telle orthographe : elle a servi à fixer les mots dans notre mémoire ; sa bisarrerie fait souvent toute la physionomie d' une expression, et prévient dans la langue écrite les fréquentes équivoques de la langue parlée. Aussi, dès qu' on prononce un mot nouveau pour nous, naturellement nous demandons son orthographe, afin de l' associer aussi-tôt à sa prononciation. On ne croit pas savoir le nom d' un homme, si on ne l' a vu par écrit. Je devrais dire encore que les peuples du nord et nous, avons altéré jusqu' à l' alphabet des grecs et des romains ; que nous avons prononcé l' e en a , comme dans prudent ; l' î en e , comme dans invincible , etc. ; que les anglais sont là-dessus plus irréguliers que nous : mais

qui est ce qui ignore ces choses ? Il faut observer seulement qu' outre l' universalité des langues, il y en a une de caractères. Du tems de Pline, tous les peuples connus se servoient des caractères grecs ; aujourd' hui l' alphabet romain s' applique à toutes les langues.

Page 31. leur langue étoit plus près d' une certaine perfection, etc.

voici des vers de Thibaut, comte De Champagne.

Ni empereur ni roi n' ont nul pouvoir... etc.

On croit d' entendre Voiture ou Chapelle. Comparez maintenant ces vers de Ronsard, qui peint la fabrique d' un vaisseau :

fait d' un art maistrier,
au ventre creux et d' artifice prompt,
d' un bec de fer leur aiguise le front.

Etc. Etc. Etc.

Ou ceux-ci, dans lesquels le grec échappe tout pur :

ah ! Que je suis marri que la muse françoise
ne peut dire ces mots ainsi que la grégeoise :
ocymore, dispotme, oligochronien :

certes je le dirois du sang valésien.

Et ceux d' un de ses contemporains sur l' allouette :

guindée par zéphire,
sublime en l' air vire et revire,
et y déclique un joli cri,
qui rit, guerit et tire l' ire
des esprits mieux que je n' écris.

Ces poètes, séduits par le plaisir que donne la difficulté vaincue, voulurent l' augmenter encore, afin d' accroître leur plaisir ; et de-là vinrent les vers monorimes et monosyllabiques ; les échos, les rondeaux et les sonnets, que Boileau a eu le malheur de tant louer. Tout leur art poétique roula sur cette multitude de petits poèmes, qui n' avoient de recommandable que les bizarres difficultés dont ils étoient hérissés, et qui sont presque tous inintelligibles.

Page 32. sa littérature ne vaut pas un coup-d' oeil.

je ne parle point du chancelier Bacon et de tous les personnages illustres qui ont écrit en latin ; ils ont travaillé à l' avancement des sciences, et non aux progrès de leur propre langue.

Idem. tronquerent ces finales qui leur étoient inutiles.

les italiens, les français et les espagnols ayant adopté les verbes auxiliaires de l' ancien celte, les heureux composés du grec et du latin leur semblèrent des hiéroglyphes trop hardis ; ils aimèrent mieux ramper à l' aide du verbe auxiliaire et du participe passé, et dire, j' aurais aimé,
qu' amavissem . Cette timidité des peuples

modernes explique aussi la nécessité des articles et des pronoms. On sait que la distinction des cas, des genres et des nombres, chez les grecs et les latins, se trouve dans la variété de leurs finales. Mais pour l' Europe moderne, cette différence réside dans les signes qui précèdent les verbes et les noms, et les finales sont toujours uniformes. En y réfléchissant, on voit que les lettres et les mots sont des puissances connues avec lesquelles on arrive sans cesse à l' inconnu, qui est la phrase ou la pensée : et d' après cette idée algébrique, on peut dire que les articles et les pronoms sont des exposants placés devant les mots pour annoncer leurs puissances. L' article le , par exemple, dit d' avance qu' on va parler d' un objet qui sera du genre masculin et du nombre singulier. Ainsi l' article devant le nom est une espèce de pronom, et le pronom devant le verbe est encore une sorte d' article. On voit par ce peu de mots, que nous manquons de grammaire, et que ceux qui ont entrepris d' en faire, se sont promenés dans la langue française, avec la robe grecque ou latine.

En effet, un bon esprit ne peut voir, sans quelque pitié, le début de tous nos grammairiens. il y a, disent-ils, huit parties d' oraison, le verbe, l' interjection, le participe, les substantifs, les adjectifs, etc. Quand on a l' honneur d' être français, on ne sait trop ce que signifie cette phrase barbare. On voit seulement qu' ils ont voulu compter et classer tous les mots qui entrent dans une phrase, et sans lesquels il n' y auroit pas de discours. Mais sans se perdre dans ces distinctions de l' école, ne seroit-il pas plus simple de dire que tous les mots sont des noms, puisqu' ils servent toujours à nommer quelque chose ?

L' homme donna des noms aux objets qui le frappoient ; il nomma aussi les qualités dont ces objets étoient doués : voilà deux espèces de noms, le substantif et l' adjectif, si on veut les appeler ainsi.

Mais pour créer le verbe , il fallut revenir sur l' impression que l' objet ou ses qualités avoient faite en nous : il fallut réfléchir et comparer ; et sur le premier jugement que l' homme porta, naquit le verbe ; c' est le mot par excellence. C' est un lien universel et commun qui réunit dans nos idées les choses qui existent séparément hors de nous ; c' est une perpétuelle affirmation pour le oui ou pour le non : il rapproche les diverses images qu' offre la nature, et en compose le tableau général ; sans lui point de langue : il est toujours exprimé ou sous-entendu. Est, verbe unique dans toutes les langues, parce qu' il représente une opération

unique de l' esprit ; verbe simple et primitif, parce que tous les autres ne sont que des déguisements de celui-là. Il se modifie pour se plier aux différents besoins de l' homme, suivant les tems, les personnes et les circonstances. je suis, c' est-à-dire, moi est : être est une prolongation indéfinie du mot est : j' aime , c' est-à-dire, je suis aimant, etc. Voilà une clé générale avec laquelle on trouve la solution de toutes les difficultés qu' offrent les verbes.

Page 38. le scandale de notre littérature.

comme le théâtre donne un grand éclat à une nation, les anglais se sont ravisés sur leur Shakespéare, et ont voulu, non-seulement l' opposer, mais le mettre encore fort au-dessus de notre Corneille : honteux d' avoir jusqu' ici ignoré leur propre richesse. Cette opinion est d' abord tombée en France, comme une hérésie en plein concile : mais il s' y est trouvé des esprits chagrins et anglo-mans, qui ont pris la chose avec enthousiasme. Ils regardent en pitié ceux que Shakespéare ne rend pas complètement heureux, et demandent toujours qu' on les enferme avec ce grand-homme. Partie mal saine de notre littérature, qui lasse de reposer sa vue sur les belles proportions, ne cherche plus que des monstres. Essayons de rendre à Shakespéare sa véritable place.

On convient d' abord que ses tragédies ne sont que des romans dialogués, écrits d' un style obscur et mêlé de tous les tons ; qu' ils ne seront jamais des monumens de la langue anglaise, que pour les anglais même : car les étrangers voudront toujours que les monumens d' une langue en soient aussi les modèles, et ils les choisiront dans les meilleurs siècles.

Les poèmes de Plaute et d' Ennius étoient des monuments pour les romains et pour Virgile lui-même ; aujourd' hui nous ne reconnoissons que l' énéide. Shakespéare pouvant à peine se soutenir à la lecture, n' a pu supporter la traduction, et l' Europe n' en a jamais joui : c' est un fruit qu' il faut goûter sur le sol où il croît. Un étranger qui n' apprend l' anglais que dans Pope et Adisson, n' entend pas Shakespéare, à l' exception de quelques scènes admirables que tout le monde sait par coeur.

Il ne faut pas plus imiter Shakespéare que le traduire : celui qui auroit son génie, demanderoit aujourd' hui le style et le grand sens d' Adisson. Car si le langage de Shakespéare est presque toujours vicieux, le fond de ses pièces l' est bien davantage : c' est un délire perpétuel ; mais c' est souvent le délire du génie. Veut-on avoir une idée juste de Shakespéare ? Qu' on prenne les Horaces de

Corneille, qu' on mêle parmi les grands acteurs de cette tragédie quelques cordonniers disant des quolibets, quelques poissardes chantant des couplets, quelques paysans parlant le patois de leur province, et faisant des contes de forciers ; qu' on ôte l' unité de lieu, de tems et d' action ; mais qu' on laisse subsister les scènes sublimes, et on aura la plus belle tragédie de Shakespéare. Il est grand comme la nature et inégal comme elle, disent ses enthousiastes. Ce vieux sophisme mérite à peine une réponse.

L' art n' est jamais grand comme la nature, et puisqu' il ne peut tout embrasser comme elle, il est contraint de faire un choix. Tous les hommes aussi sont dans la nature, et pourtant on choisit parmi eux, et dans leur vie on fait encore choix des actions. Quoi ! Parce que Caton prêt à se donner la mort, châtie l' esclave qui lui refuse un poignard, vous me représentez ce grand personnage donnant des coups de poing ? Vous me montrez Marc-Antoine ivre et goguenardant avec des gens de la lie du peuple ? Est-ce par-là qu' ils ont mérité les regards de la postérité ? Vous voulez donc que l' action théâtrale ne soit qu' une doublure insipide de la vie ? Ne sait-on pas que les hommes en s' enfonçant dans l' obscurité des tems, perdent une foule de détails qui les déparent et acquierent par les loix de la perspective une grandeur et une beauté d' illusion qu' ils n' auroient pas, s' ils étoient trop près de nous ? La vérité est que Shakespéare s' étant quelquefois transporté dans cette région du beau idéal, n' a jamais pu s' y maintenir. Mais, dira-t-on, d' où vient l' enthousiasme de l' Angleterre pour lui ? De ses beautés et de ses défauts. Le génie de Shakespéare est comme la majesté du peuple anglais : on l' aime inégal et sans frein : il ne paraît plus libre. Son style bas et populaire en participe mieux de la souveraineté nationale. Ses beautés désordonnées causent des émotions plus vives, et le peuple s' intéresse à une tragédie de Shakespéare, comme à un événement qui se passeroit dans les rues. Les plaisirs purs que donnent la décence, la raison, l' ordre et la perfection, ne sont faits que pour les ames délicates et exercées. On peut dire que Shakespéare, s' il étoit moins monstrueux, ne charmeroit pas tant le peuple, et n' étonnerait pas tant les connoisseurs, s' il n' étoit pas quelquefois si grand. Cet homme extraordinaire a deux sortes d' ennemis, ses détracteurs et ses enthousiastes ; les uns ont la vue trop courte pour le reconnoître quand il est sublime ; les autres l' ont trop fascinée pour le voir jamais autre. nec rude quid prosit video

ingenium. hor.

Page 45. la langue latine étant la vieille souche.
on sait bien que le celte présente les radicaux
d' une foule d' expressions dans toutes les langues de
l' Europe à peu près, sans en excepter la grecque et
la latine. Mais on suit ici les idées reçues, sur le
latin et l' allemand ; et on les considère comme des
langues mères qui ont leurs racines à part.

Page 46. c' est avec une ou deux sensations que
quelques anglais ont fait un livre.

comme Yong, avec la nuit et le silence.

Page 48. les sensations nomment le premier
l' objet qui frappe le premier.

tout le monde a sous les yeux des exemples fréquents
de cette différence. monsieur, prenez garde à
un serpent qui s' approche, vous crie un français ;
et le serpent est à vous avant qu' il soit nommé. Un
latin vous eût crié, serpentem fuge ; et vous
auriez fui au premier mot, sans attendre la fin de la
phrase. En suivant Racine et Lafontaine de près,
on s' aperçoit que sans jamais blesser le génie de la langue, ils ont
toujours nommé le premier l' objet qui frappe le
premier, comme les peintres placent sur la première
terrasse le principal personnage du tableau.

Page 50. leurs métaphores ont toujours un degré
de plus que les nôtres.

Virgile dit, par exemple : capulo tenus abdidit
ensem, il cacha son épée dans le sein de Priam ;
et nous disons, il l' enfonça ; or il y a un
degré entre enfoncer et cacher , et nous nous
arrêtons au premier.

Page 52. l' oreille (ce qu' il y a de plus capricieux
dans l' homme, etc.)

l' harmonie imitative dans le langage, achève et
perfectionne la description d' un objet ; parce qu' elle
peint aux yeux, à l' oreille, à tous les sens. Elle est
dans le nom même de la chose, ou dans le verbe qui
exprime l' action. Quand le nom et le verbe n' ont pas
d' harmonie qui imite, on ne parvient à la créer que
par le choix des épithètes et la coupe des phrases.

Le nom qu' on appelle substantif doit avoir son
harmonie, quand l' objet qu' il exprime a toujours une
même manière d' être : ainsi tonnerre, grêle,
tourbillon , sont des mots chargés d' r ,
parce qu' ils ne peuvent exister, sans produire une
sensation bruyante. L' eau , par exemple, est
indifférente à tel ou tel état ; aussi, sans aucune
sorte d' harmonie par elle-même, elle en acquiert au
besoin par le concours des épithètes et des verbes :
l' eau turbulente frémit, l' eau paisible coule .

Il y a dans notre langue beaucoup de mots sans
harmonie, ce qui la rend peu traitable pour la poésie, qui voudrait réunir

tous les genres de peinture. Il y a des mots d' une harmonie fausse, comme lentement , qui devrait se traîner, et qui est bref ; aussi les poètes préfèrent à pas lents . Les latins ont festina , qui devrait courir, et qui se traîne sur trois longues. On a fait dans notre langue, plus que dans aucune autre, des sacrifices à l' harmonie : on a dit mon ame , pour ma ame ; de cruelles gens, de bonnes gens , pour ne pas dire de cruels gens, de bons gens . Par exemple, la beauté harmonique du participe béant, béante , l' a conservé, quoique le verbe béer soit tombé. Le verbe ouir qui s' affilioit si bien au sens de l' ouïe , aux mots d' oreille, d' auditeur, d' audience , ne nous a laissé que son participe oui , qui sert d' affirmation : pour tout le reste nous employons le verbe entendre , qui vient d' entendement , etc. Enfin dans les constructions singulieres et les ellipses qu' on s' est permises, on a toujours eu pour but d' adoucir le langage ou de le rendre précis ; il n' y a que la clarté qu' on ne peut jamais sacrifier.

Les enfans, avant de connoître la signification des mots, leur trouvent à chacun une variété de physionomie qui les frappe et qui aide bien la mémoire. Cependant à mesure que leur esprit plus formé sent mieux la valeur des mots, cette distinction de physionomie s' efface ; ils se familiarisent avec les sons, et ne s' occupent guères que du sens. Tel est le commun des hommes. Mais l' homme né poète revient sur ces premieres sensations dès que le talent se développe : il fait une seconde digestion des mots ; il en recherche les premieres saveurs, et c' est des effets sentis de leur diverse harmonie qu' il compose son dictionnaire poétique.

Page 58. la multitude des langues est fatale au génie.

il faut apprendre une langue étrangere, pour connoître sa littérature, et non pour la parler ou l' écrire. Celui qui sait bien sa propre langue, est en état d' écrire ou du moins de distinguer dix à douze styles différens ; ce qu' il ne peut se promettre dans une autre langue. Il faut au contraire se résoudre, quand on parle une langue étrangere, à être sans finesse, sans grace, et souvent sans justesse.

On peut diviser la nation française en deux classes, par rapport à leur langue ; la premiere est de ceux qui connoissent les sources d' où elle a tiré ses richesses : l' autre est de ceux qui ne savent que le français. Les uns et les autres ne voyent pas la

langue du même oeil, et n' ont pas en fait de style les mêmes données.

Page 60. il n' est point d' art ou de profession. la religion chrétienne qui ne s' est pas, comme celle des grecs, intimément liée au gouvernement et aux institutions publiques, n' a pu annoblir, comme elle, une foule d' expressions. Ce sera toujours-là une des grandes causes de notre disette. L' opera n' étant point une solennité, ses dieux ne sont pas ceux du peuple ; et si nous voulons un ciel poétique, il faut l' emprunter. Nos ancêtres, avec leurs mysteres, commençoient bien comme les grecs ; mais nos magistrats qui n' étoient pas prêtres, ne firent pas assez respecter cette poésie sacrée, et elle fut étouffée en germe par le ridicule.

La religion, loin de fournir au dictionnaire des beaux-arts, avait même évoqué à elle certaines expressions, et nous en avoit à jamais privés. On n' auroit pas osé dire sous Louis Xiv, la grace du langage ; mais on disoit, les graces du langage, par allusion aux trois graces.

Aujourd' hui, par je ne sais quelle révolution arrivée dans les esprits, notre littérature a reconquis cette expression. Mais l' établissement des moines a rendu l' énéïde intraduisible : comment en effet traduire pater enneas ? Il se passera bien des siècles, avant que le mot pere ait repris sa dignité.

Page 64. pour en fixer les époques.

ce qu' on dit ici des époques de la nature, ne peut concerner que le style et les grandes vues de l' auteur : car si le fond du système est, comme il a paru, opposé à la genèse, il ne peut être adopté.

Page 65. Raynal donnoit enfin aux deux mondes.

en louant cette grande histoire, la plus importante qu' on ait encore écrite, je n' ai pas prétendu défendre les déclamations trop fréquentes qui la déparent, et qui ont été rejetées par le goût, avant de l' être par l' église et les parlements.

A propos de cette édition électronique

Texte libre de droits

Ali Baba 35 – Ebooks Gratuits

<http://www.alibaba35.com>

02 octobre 2004